28 JANVIER 1950

N° 224 : 100 FRANCS

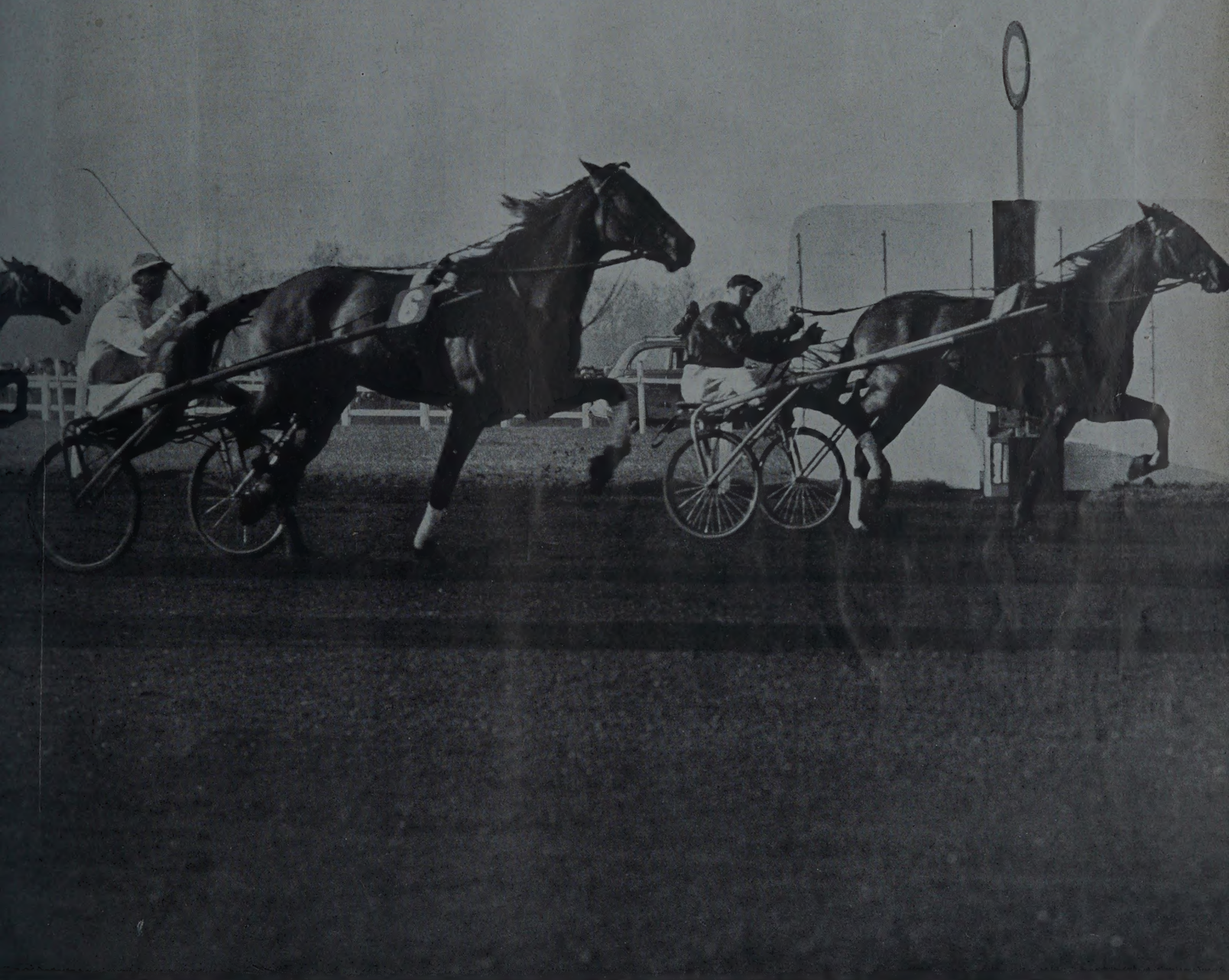
France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library



Phot. N. Y. Times.

A VINCENNES, SCOTCH FEZ GAGNE LE PRIX D'AMÉRIQUE

Notre couverture du 29 janvier 1949 montrait l'arrivée victorieuse dans le Prix d'Amérique du numéro 11, le cheval français Venutar. Gagnant cette année des 5 millions de la grande course internationale de trot devant le champion français Buck, le crack suédois Scotch Fez portait le même numéro.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Fondateur :
G. OUDARD.

TÉL. { Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (Livres)	6 mois...	2-10-6	3-4	3-10	3-19
	Un an...	5-1	6-8	7	7-18
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . **465 fr.**
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . **475 fr.**
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures. la paire. . . . . **50 fr.**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour **1** reliure . . **110** fr. | Pour **2** reliures. **140** fr.

Pour " France-Illustration littéraire et théâtrale "
N° 7 : une année . . . . . **385 fr.**
Clefs de montage . . . . . **50 fr.**
FRAIS D'ENVOI . . . . . **110 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

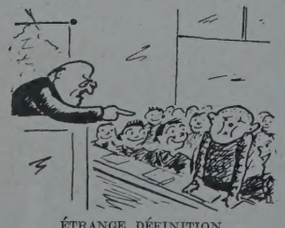
POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

IL VOUS FAUT UNE

RELIURE MOBILE ACLÉ

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.



ÉTRANGE DÉFINITION

— Elève Pénible, dites-moi ce que c'est que la mémoire ?

— Heu... ben... la mémoire... C'est avec quoi on oublie les leçons !...

IMITATION

DAME VAUTOUR. — Es-tu fou ?... Tu imites les hommes qui font des sports d'hiver ?

LE VAUTOUR. — Oui. Je profite de mon bec en forme de « ski » !

AU COURANT

— Désirez-vous le Prix Goncourt ?

— Oh ! non. J'ai lu ça il y a plusieurs années !... Je ne lis que les nouveautés !...

UN GRAND CRITIQUE

— Il est critique en tous les arts : peinture, musique, littérature, etc.

— Et qu'a-t-il produit ?...

— Rien. C'est sa force. Lui, on ne peut pas le critiquer !...

LES GRANDES DOULEURS

— Vous n'allez jamais aux sports d'hiver ?

— Non, monsieur. Quand on a eu comme moi un ancêtre gelé à la Bérézina on n'a pas le cœur d'aller folâtrer dans la neige !

Achetez votre
PHILIPS
à crédit

Gamme complète
à partir de
1.500 frs
par mois

393 A
5 lampes multiples
Rimlock - Haut
parleur Ticonal 17cm

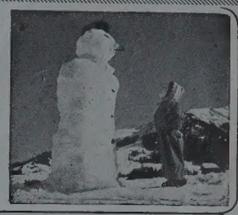
PHILIPS

ELVINGER
1573

LA SUISSE pour moi c'est... L'Oberland Bernois

GSTAAD
BRILLANT ATOUT
DE L'OBERLAND BERNOIS

9 remonte pentes - 8 à 9 heures de soleil.
Manifestations mondaines - Excellents hôtels à partir de 15 fr. Aisément accessible par le train (Mob), l'auto et l'avion.



Wengen

La plus grande station d'hiver de l'Oberland bernois.
Conditions de séjour favorables dans 30 hôtels toutes catégories.
2 chemins de fer de montagne. 3 skilifts. 2 grandes patinoires, pistes de luge. Promenades ensoleillées. (Courses de ski internationales du Lauberhorn, 21-22 janvier 1950.)
Renseignements : Bureau de renseignements Wengen ou Office Suisse du Tourisme, 37, boulevard des Capucines, Paris.

Grindelwald

1.050 mètres !
vous plaira !

Sa gamme de 8 pistes de 1.100 mètres de dénivellation, rapides flèches pour la Petite Scheidegg (2.061 m.), nouveau télésiège de First (2.168 m.). 7 jours de vacances à partir de 95 fr. tout compris. Accessible par rail et route, 22 km. d'Interlaken.
Demandez le prospectus au Syndicat d'Initiative ou aux Agences de voyages.

Adelboden

1.400 mètres
POUR SPORTS D'HIVER

Neige abondante - Site ensoleillé. Compétitions sportives - Skilifts - Amusements - Route automobile. Bureau de renseignements Adelboden.

COGNAC BISQUIT

ELVINGER 850.

SLIP
ERBY
MARQUE ET MODÈLE DÉPOSÉS
KANGOUROU
Le seul normal par sa conception

HAVAS

PARFUM DE JEUNESSE ET BEAUTÉ

POUR UN HOMME

LES PLUS BELLES LAVANDES

DE CARON

6me ANNÉE — NUMÉRO 224

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

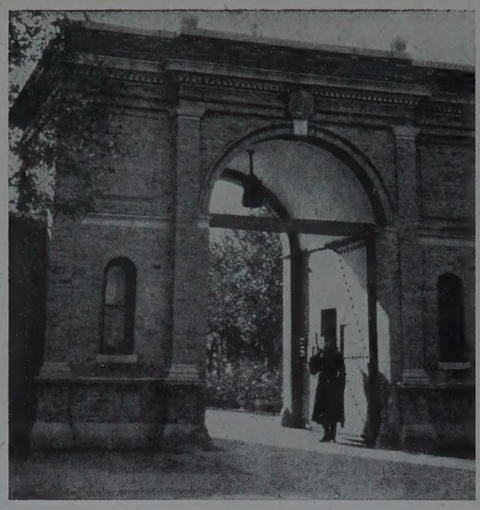
28 JANVIER 1950

M. ROBERT SCHUMAN A BERLIN

Au cours d'un voyage qu'il vient d'effectuer en Allemagne et où il a pris contact avec des personnalités politiques, M. Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères, a visité Berlin. En compagnie du haut commissaire, M. André François-Poncet, et du général Ganeval, il s'est rendu dans le secteur russe, et notamment à Creptow, où s'élève le monument aux Morts soviétiques. Phot. Acme.

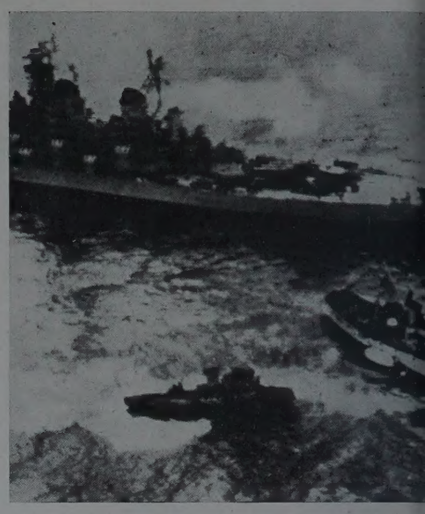
ACTUALITÉS MONDIALES D

AU PALAIS DE JUSTICE, pour la rentrée de la Conférence du Stage, le bâtonnier Toulouse a reçu le président Auriol, M. René Mayer et l'attorney général britannique Sir Hartley Shawcross portant perruque.



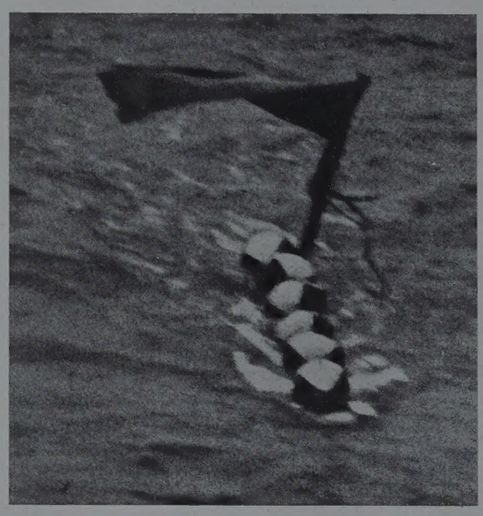
VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

A PEKIN le consulat américain (dont on voit ci-dessus le porche) a été occupé par les troupes communistes. De violentes protestations se sont élevées aux Etats-Unis et tout le personnel officiel des U. S. A. a été rappelé de Chine. La France a également protesté contre la brusque réquisition de ses locaux consulaires.



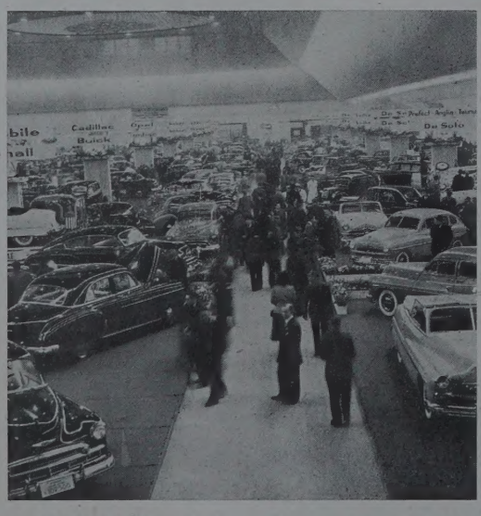
A NORFOLK, en Virginie, le puissant cuirassé a cain *Missouri,* de 45.000 tonnes, à bord duque signée en 1945 la capitulation japonaise, s'est é au large et des remorqueurs s'efforcent de le dé

A LAKE SUCCESS le fauteuil de l'U. R. S. S. au Conseil de Sécurité reste vide, M. Malik ayant quitté la salle devant l'échec de la proposition soviétique qui écartait du Conseil le délégué de la Chine nationaliste.



A SHEERNESS, dans l'estuaire de la Tamise, ces ballonnets et ce drapeau marquent l'endroit où soixante-cinq hommes ont disparu tragiquement, engloutis par 16 mètres de fond avec le sous-marin anglais *Truculent.*

A ATHENES des étudiants qui, à l'occasion plébiscite cypriote, réclamaient le retour à la de l'île de Chypre se sont heurtés au cour manifestations devant les ambassades anglo-saxo



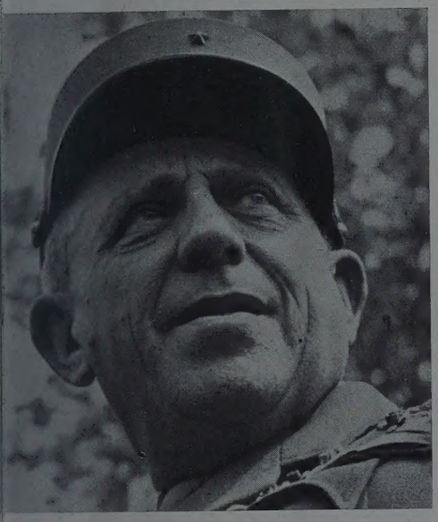
A BRUXELLES a été inauguré, au palais de l'Indépendance, par le bourgmestre M. Van de Meulebroeck, le 33e Salon belge de l'Automobile, où sur une superficie de 50.000 mètres carrés sont installés 450 exposants.

A MADRID, au Palais national, le général Franco a reçu en audience solennelle le nouvel ambassadeur du Pérou, le maréchal Eloy G. Ureta. A l'arrière-plan, le ministre des Affaires étrangères, M. Alberto Artajo.

A ROME M. de Gasperi (à gauche), chef du démocrate chrétien, qui avait remis la démission cabinet, accepte, sur les instances de M. Einaudi, dent de la République, de reconstituer un gouverne

A SEMAINE

ARIS 20.000 membres d'associations agricoles ont salles Wagram et Pleyel, des meetings protesta-, réclamant notamment la revision du prix actuel betterave et l'application du statut de l'alcool.



PALAIS-BOURBON, à la suite d'un débat où énéraux Revers (ci-dessus) et Mast ont été mis ause, une commission parlementaire enquêtera sur uites révélées touchant les affaires d'Indochine.

ELSINKI M. Paasikivi est assuré d'être réélu en r président de la République finlandaise. Après écentes élections 171 voix lui sont acquises alors les opposants ne disposent que de 129 suffrages.

D'un Samedi à l'Autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Un médecin de mes amis, qui a fait en Chine de longs séjours et qui parle des Chinois avec humanité, me disait, la semaine passée : « Pour que les problèmes de l'alimentation soient à peu près résolus, en Chine, il faut que neuf enfants sur dix meurent en bas âge. »

Cette phrase terrible, cette phrase d'un observateur pitoyable, elle devrait être présente à l'esprit de tous les hommes qui observent avec soin les événements d'Extrême-Orient. Elle exprime une vérité qui domine et détermine tous les phénomènes politiques. Ce médecin dont je viens de parler me disait aussi qu'au Japon, du moins en certains lieux, on faisait pousser de la nourriture jusqu'entre les rails du chemin de fer. Et j'ai vu moi-même, en Indochine, cultiver le riz dans des champs grands comme un drap, car pas un pouce de terre ne doit être perdu.

J'en étais à remuer toutes ces pensées angoissantes quand j'ai reçu, de Lucien Cuénot, une lettre admirable. Je tiens Cuénot pour un des plus grands biologistes de ce temps. De lui, comme de Charles Nicolle, j'ai beaucoup appris. Tous deux m'ont apporté tantôt des idées neuves et tantôt la confirmation de certaines vues. Je ne citerai qu'un passage de la lettre de Cuénot ; le voici : « Le monde — il ne s'en doute pas — est à la veille de traverser une crise qui s'avance insidieusement et qui sera la plus grave que l'humanité ait rencontrée dans toute son évolution. C'est une crise provoquée par une cause unique : la disproportion entre la surface cultivable et le nombre des conviés. »

Le voyageur qui survole les continents comprend assez vite que le règne du désert est immense et que la végétation, presque partout, bat en retraite. Il me souvient d'un Africain du Sud, Britannique d'origine, avec qui je m'entretenais et qui parut déconcerté quand je lui dis tout soudain : « Au lieu de chercher de l'or et des diamants, vous feriez mieux de faire pousser du blé, des choux et des carottes. » Ce problème capital tourmente, chez nous, tous les savants spécialisés. Je m'en suis entretenu plusieurs fois avec des botanistes comme Roger Heim ou Auguste Chevalier. Nous parlions surtout de cela, en parcourant le Sénégal, avec Auguste Chevalier. Les Français ont d'ailleurs fait une intéressante expérience de fertilisation, à Richard-Toll, entre Saint-Louis et Dagana. Ce n'est quand même qu'une expérience. Les Américains, avec leurs puissants moyens d'action, ont entrepris, eux aussi, de regagner à la culture certaines régions désertiques. C'est un Américain, Fairfield Osborn, qui a le plus clairement exposé cette question dans un livre intitulé *La planète au pillage*. Voilà une lecture amère et quand même roborative.

Au temps de leur triomphe mondial, les Européens ont appliqué, loyalement, les méthodes de la médecine moderne et de la prophylaxie aux peuples qu'ils avaient pris en tutelle. Cette œuvre qui, avec celle des instituteurs, est la plus belle justification d'une action souvent confuse, cette œuvre donne des résultats déconcertants. Tous ces gens que l'on sauve de la maladie, on ne sait comment les nourrir.

Nous touchons ici au point le plus douloureux d'une telle méditation. Pasteur et les pastoriens sont l'honneur de l'humanité. La science créée par Pasteur et enrichie par ses élèves a permis de conserver un nombre infini de vies humaines. Est-ce donc à cause de cela que nos sociétés extravagantes doivent, tous les vingt ans, organiser des massacres et supprimer cent millions d'hommes ? Que penserait le grand Pasteur s'il voyait s'abîmer dans une telle démence l'humanité qu'il a si noblement servie ?

★

Et l'on revient toujours au même point : il n'y a pas de cohésion entre tous ces hommes admirables qui s'évertuent avec génie, mais chacun de leur côté. En bonne logique, les peuples vraiment civilisés seront amenés bientôt à former un Conseil international de la civilisation. J'en ai parlé souvent. Comment n'en pas parler quand on a les yeux ouverts, les oreilles tendues, quand on s'efforce de comprendre ce monde incompréhensible ?

Un jour viendra peut-être où, chaque fois qu'un petit enfant naîtra, en surnombre, un bon hectare de terre sera, coûte que coûte, mis en culture...

Si nos sociétés ne consentent pas à se placer devant de tels problèmes pour les considérer attentivement, nous devons nous résigner à vivre l'Apocalypse.

LE COMMANDANT DOUGUET ET M. LOTTEWITZ, L'OBSERVATEUR AUSTRALIEN, A LA PREMIÈRE TENTATIVE.

DERNIÈRE ÉTAPE AVANT LA TERRE ADÉLIE

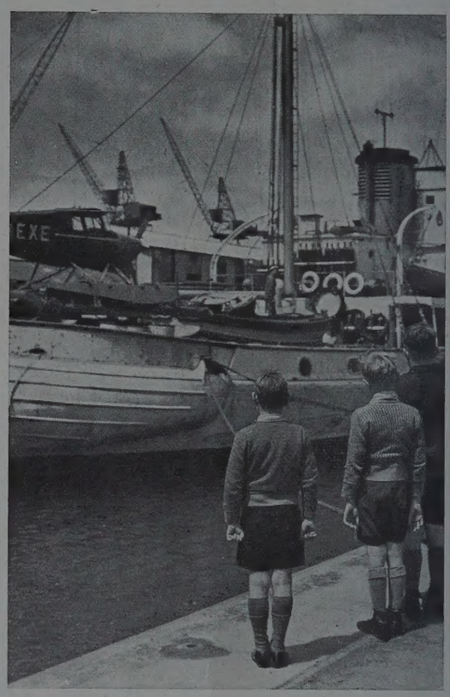
LE "COMMANDANT-CHARCOT" A MELBOURNE

LA mission antarctique française vient d'enregistrer un succès. Elle a réussi à débarquer avec son matériel sur la Terre Adélie. On se souvient qu'une première tentative était demeurée infructueuse, le *Commandant-Charcot,* le navire qui transporte l'expédition et que commande le capitaine de frégate Douguet, n'ayant pu parvenir à forcer la barrière des glaces. Plus heureuse cette fois, la mission a pris pied et elle va pouvoir organiser sur cette Terre Adélie, lointaine possession française de l'Antarctique, une base d'hivernage. Gros travail d'ailleurs, car le *Commandant-Charcot* transporte 250 tonnes de matériel et de vivres qu'il faut mettre en place afin que cet hivernage s'accomplisse dans les conditions les meilleures et les plus profitables au travail scientifique d'André Liotard et de ses compagnons.

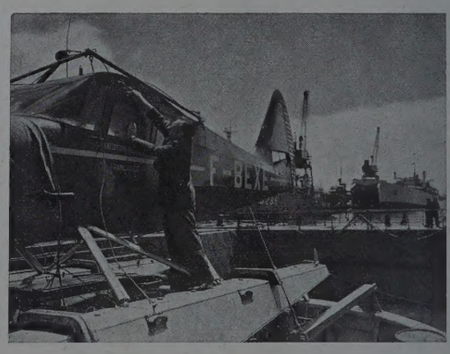
Ceux-ci d'ailleurs ne resteront pas isolés pendant leur séjour sur la Terre Adélie. La T. S. F. les reliera au reste du monde. Une puissante installation a été prévue dans ce dessein, et son antenne, dressée au-dessus des neiges, maintiendra le contact.

Quant au *Commandant-Charcot* il ne doit demeurer le long de la côte que le temps nécessaire à l'installation de l'expédition. Il importe en effet qu'il ne se laisse pas enfermer par les glaces qu'il a eu l'heureuse fortune de pouvoir franchir.

Avant de se mettre en route pour essayer de trouver passage à travers la banquise, le navire du commandant Douguet avait fait relâche à Melbourne, où la mission reçut le plus sympathique accueil et où ses membres retrouvèrent plusieurs savants australiens avec lesquels ils avaient noué des relations lors de la précédente tentative.

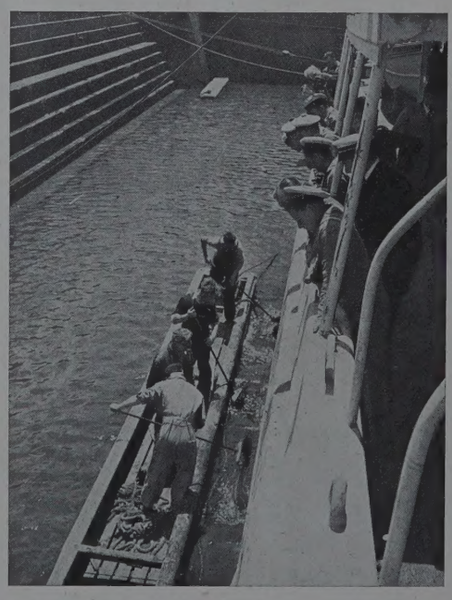


UN FUTUR EXPLORATEUR SE TROUVE PEUT-ÊTRE PARMI CES ENFANTS CONTEMPLANT LE NAVIRE.



A M. PIERRE WIDLUND INCOMBE LA TACHE DE TROUVER LA ROUTE QUI TRAVERSERA LE PACK.

LE SAVANT AUSTRALIEN RON KENNY (A G.) ET LE Dr SAPIN-JALOUSTRE HEUREUX DE SE REVOIR.



L'ÉQUIPAGE SUIT LE TRAVAIL DES OUVRIERS QUI, EN CALE SÈCHE, REVISENT LA COQUE DU BATEAU.

LE « COMMANDANT CHARCOT » GAGNE LA HAUTE MER POUR LA DERNIÈRE ÉTAPE DE SON VOYAGE.

BARRAGE CONTRE LE COMMUNISME

LE VIETNAM POSTE AVANCÉ

Le problème indochinois est actuellement au premier plan des grandes questions internationales. La conférence des ministres des Affaires étrangères du Commonwealth qui vient de se terminer à Colombo a longuement étudié la situation du Vietnam. M. Dean Acheson, secrétaire d'État américain, a fait des déclarations favorables à S. M. Bao Daï. Et M. Jessup, ambassadeur extraordinaire des États-Unis, chargé d'une mission d'information en Extrême-Orient, est sur le point d'arriver à Saïgon. On peut donc s'attendre prochainement à la reconnaissance du Vietnam par les puissances anglo-saxonnes.

Au moment où le Vietnam va faire, avec l'appui de la France, son entrée dans le concert international, notre envoyé spécial M. Lucien Bodard nous adresse un tableau des derniers événements qui se sont produits dans ce pays et qui, sans la fermeté des Français et des Vietnamiens, auraient pu avoir des conséquences catastrophiques.

Le mois de décembre a été pour l'Indochine le temps des grandes épreuves. Tout ce qui avait été entrepris depuis trois ans — cette politique résumée par la formule « indépendance au sein de l'Union française » — aurait pu alors s'écrouler, soit dans des mêlées sur la frontière de Chine, soit à Saïgon, dans les arguties de la Commission des accords. On a vécu des jours dangereux devant le double chantage des Chinois et aussi, dans un tout autre domaine, devant l'échéance limite du 30 décembre. La menace extérieure se conjuguait donc avec la possibilité d'un échec dans les négociations des Français et des Vietnamiens. Ces périls simultanés ont été résolus presque dans les mêmes jours, en ce sens que la guerre civile des Célestes s'est arrêtée devant Dong-Dang et que la passation des pouvoirs fut effectuée le 30 décembre à Saïgon, dans la vieille mairie rococo, au milieu d'un faste détendu. Ainsi, au moment où l'Indochine, par l'alliance française, se révélait militairement le bastion du Sud-Est asiatique, sa structure nouvelle la faisait entrer directement dans ce concert des nations dites nationalistes (c'est-à-dire anticommunistes) que les Anglo-Saxons essaient d'organiser en Extrême-Orient.

L'IRRÉPARABLE A PU ÊTRE ÉVITÉ

Depuis deux mois les nuages s'étaient accumulés sur le Tonkin devant les trouées historiques où, au cours des âges, déferlèrent vers les fertiles deltas du Sud tant d'invasions venues de l'Empire du Milieu. Un incident aurait suffi pour mettre le feu aux poudres, déclencher dans les fouillis de la jungle et de la montagne une guerre complexe, à quatre faces, avec le Vietminh, le corps expéditionnaire français, les communistes chinois et les derniers nationalistes — tout le monde étant ennemi de tout le monde. Les 300.000 soldats de Pai Chung Si, chassés de leur Kouang-Si natal, prétendaient poursuivre leur croisade antirouge au Tonkin aux côtés des Français, mais au besoin contre eux. Les armées de Mao Tse Toung se réclamaient hautement du droit de poursuite pour pouvoir exterminer, même au delà de la frontière, les dernières forces du Kuomintang. Le Vietminh, sans doute pour tendre la main aux divisions de la Chine nouvelle, avait amassé ses propres bataillons dans la région de Cao-Bang. A tout cela les Français opposèrent d'abord les règles de la coutume internationale, c'est-à-dire le désarmement et l'internement pour les éventuels réfugiés nationalistes. Mais naturellement cette position moyenne mécontenta tout le monde. Ce fut alors que nos troupes prirent position sur la frontière. Elles surent par leur attitude éviter toute complication aussi bien avec les nationalistes qu'avec les forces de Mao Tse Toung.

Après la période des contacts, l'Indochine dispose encore de quelques mois de répit.

LE VIETNAM, ÉTAT INDÉPENDANT

Cependant, vers le milieu de décembre, l'expérience franco-vietnamienne se trouvait dans l'impasse — et la limite convenue, celle de la fameuse « concrétisation » de l'indépendance, était à quelques jours, au 30. Depuis des mois la commission chargée de la confection des conventions dites d'application de l'accord du 8 mars avait peiné sur des textes innombrables. En réalité le travail s'était effectué dans des sous-commissions qui, après bien des hauts et des bas, avaient certes abouti à de nombreux projets, mais étaient impuissantes devant un résidu incompressible de quelques désaccords.

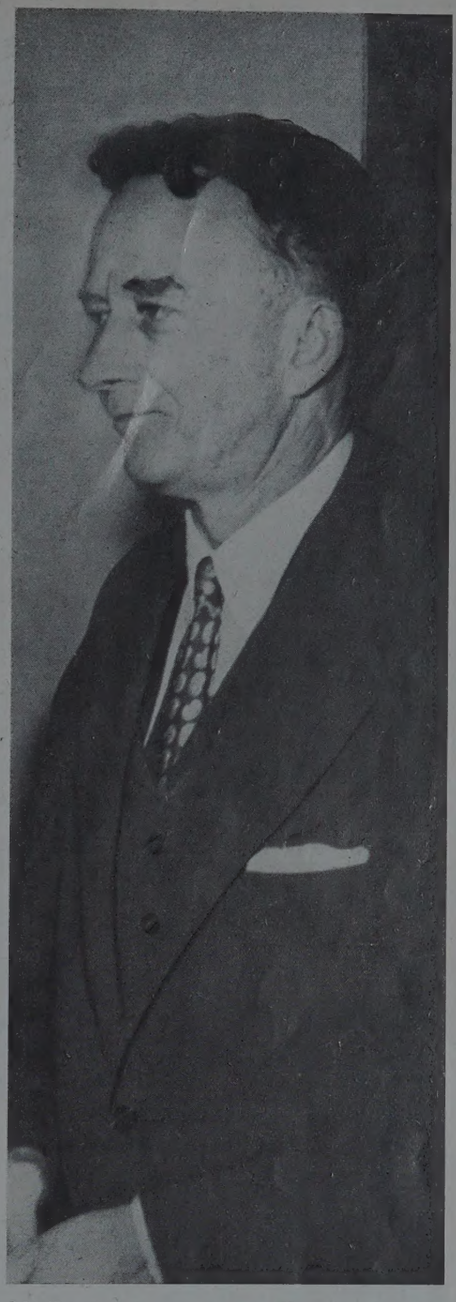
La solution fut l'apport du résidu devant un comité restreint — en fait une instance supérieure simplement composée de M. Pignon, haut commissaire de France en Indochine, et de S. M. Bao Daï, chacun d'eux étant assisté d'un conseiller. C'est ainsi que les litiges furent finalement tranchés — en fait par une action personnelle de Bao Daï. Le 29 décembre, la course contre la montre était gagnée à 2 h. 30 du matin ; les délégations française et vietnamienne, enfin réunies en commission plénière, donnaient leur approbation.

Mais les discours échangés le lendemain, lors de la signature des accords, dans le décorum officiel de la mairie rococo de Saïgon, placèrent l'indépendance nouvelle sur un plan plus élevé de défense internationale. Certes Bao Daï fit le satisfecit attendu, exprimé en ces termes : « Je dirai seulement que le transfert des pouvoirs, que le peuple vietnamien considère, à juste titre, comme la matérialisation de sa souveraineté, est d'ores et déjà un fait accompli. » Mais le haut commissaire Pignon ayant utilisé des expressions aussi vigoureuses que « adversaire décidé » et « entreprise de perversion mondiale » en se référant au communisme, son interlocuteur répondit ainsi : « Entre l'idéal de l'indépendance et les doctrines qui sont la négation des valeurs humaines, le Vietnam témoignera sa confiance aux pays qui lui offriront une amitié sincère et lui assureront leur appui pour la défense de ses droits. » Et S. M. Bao Daï de conclure son allocution en associant son pays à la France, à l'Union française et à la communauté des peuples libres du monde.

QUE DURERA LE RÉPIT ?

Ainsi, en ce mois de décembre, l'invasion menaçante des Chinois a été arrêtée à la frontière. Ainsi le difficile problème de la présence française a été résolu. (Il est vrai qu'il apparaît désormais aux Vietnamiens que seul le maintien de notre corps expéditionnaire a sauvé leur pays.) Ainsi Bao Daï a fait l'appel de toutes les forces démocratiques — qu'elles soient blanches ou jaunes — pour ériger la barrière anticommuniste. Il voudrait enfin réaliser, après tant d'années de tergiversations, la synthèse de l'indépendance asiatique et de l'appui de l'Occident.

Certes dans cette ligne d'arrêt le Vietnam détient naturellement une position centrale. Il vient de résister à un premier choc, et par ailleurs l'ennemi intérieur — le Vietminh — perd les deltas là où est amassé tout le peuple des nhaqués. Mais au reste du Sud-Est asiatique il manque cette force matérielle, constituée en ce pays par notre corps expéditionnaire. Américains et Anglais vont essayer de parer à cette faiblesse — mais sans s'engager eux-mêmes directement — par des effectifs. Sans doute développeront-ils encore davantage la théorie du nationalisme pur supposé irréductiblement anticommuniste. Cependant, il est bien certain que ce ne sont pas les résolutions, d'ailleurs variables, des divers Etats du Sud-Est qui peuvent arrêter la vague communiste : tout dépend de la volonté des grandes puissances. Mao Tse Toung hésite simplement devant l'agression par peur d'un contre-coup que l'Angleterre et les Etats-Unis n'en arrivent à une participation effective. Malheureusement cette volonté paraît encore bien chancelante...

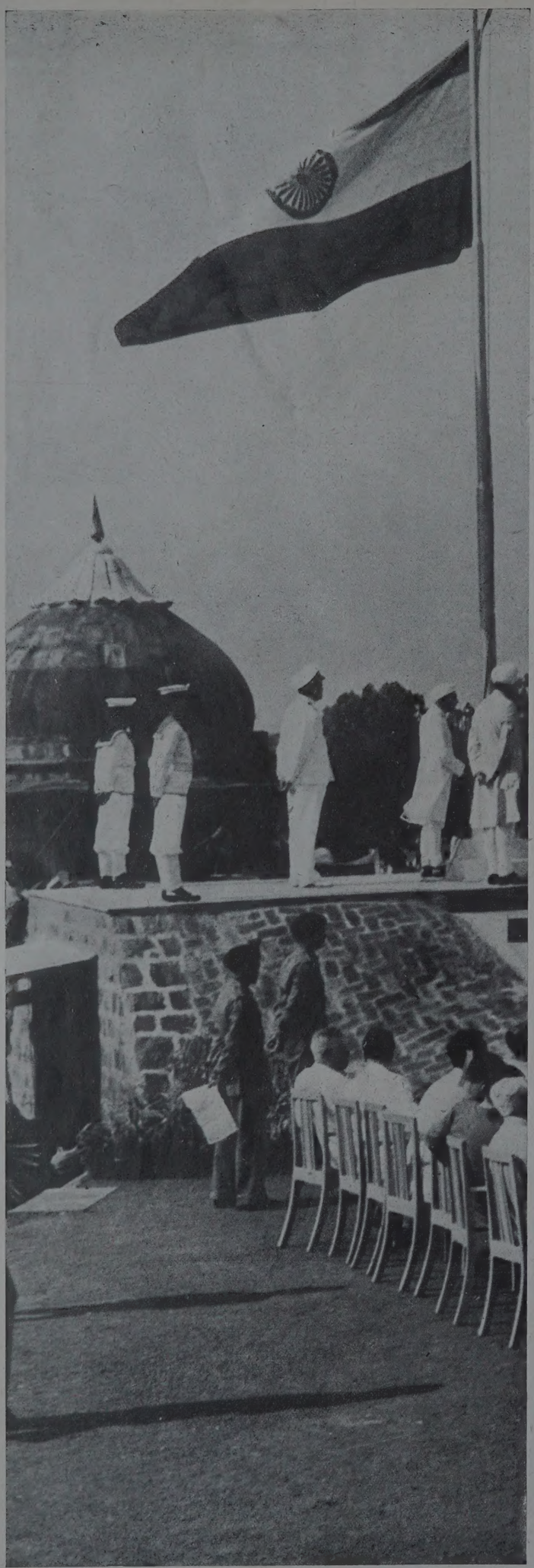


M. JESSUP, EN MISSION EN EXTRÊME-ORIENT.

Ainsi les Américains, au moment même de la réunion de Bangkok, paraissent abandonner les îles (à l'exception du Japon). Mais ils renoncent à s'installer dans le bastion de Formose, laissent les Philippines sombrer dans l'anarchie et la révolution, obligent les Hollandais à quitter l'Insulinde, où peut à chaque instant éclater la guerre civile entre les nationalistes musulmans et les rouges secrètement reformés. Quant aux Anglais, ils basent une action de résistance « dure » sur Singapour, mais en même temps ils pratiquent une politique de rechange axée sur Hong-Kong, laquelle consiste à cultiver l'amitié de Mao Tse Toung. En tout cela il s'agit sans doute d'un équilibre conjugué, au niveau supérieur, au mieux des intérêts apparents de la Grande-Bretagne.

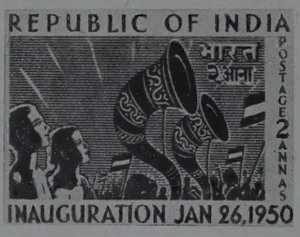
Cependant l'arrêt du communisme devant Langson ne donne à l'Extrême-Orient qu'un répit de quelques mois — le temps pour le régime de Mao Tse Toung d'organiser son action à l'intérieur et à l'extérieur. Si d'ici là les grandes puissances — et en particulier les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et la France — ne se sont pas engagées dans une action commune et concertée, la prochaine tempête pourrait bien cette fois emporter toute l'Asie.

LUCIEN BODARD.



L'INDE, TERRE ANTIQUE JEUNE RÉPUBLIQUE

par ROGER DARDENNE



Le 26 janvier 1950 le monde a assisté à la naissance d'une nouvelle République. Ce jour-là, en effet, la Constitution de l'Inde est entrée en vigueur. Il n'est pas besoin de souligner l'énorme importance de cette accession à la pleine souveraineté d'un peuple de plusieurs centaines de millions d'habitants. C'est aussi le terme d'une lutte qui dura longtemps. Si le 26 janvier a été choisi pour « inaugurer » la République, c'est qu'à cette même date, il y a vingt ans, les Indiens, répondant à l'appel du mahatma Gandhi, affirmaient leur résolution d'obtenir l'indépendance de leur pays.

Parmi les conducteurs du mouvement qui devait aboutir à l'indépendance se détache la haute figure de Gandhi, théoricien et animateur.

Gandhi a conçu l'arrivée de son pays à la totale liberté comme un mouvement se développant de manière telle qu'il n'y aurait plus à un certain moment qu'à enregistrer en quelque sorte une situation de fait. Dès 1922 il disait : « L'indépendance ne sera pas un cadeau du Parlement britannique. Quand l'événement se produira le Parlement ratifiera les vœux du peuple indien tels qu'ils auront été exprimés par des représentants librement choisis. » C'était déjà réclamer une assemblée constituante.

SUR LA ROUTE DE L'INDÉPENDANCE

L'idée fit son chemin lentement. Sans entrer dans tous les détails, rappelons que l'une des principales étapes fut l'envoi en mars 1946 — car l'Angleterre jusqu'à la fin de la guerre mondiale s'était montrée défavorable aux demandes de l'Inde — d'une mission qui comprenait lord Pethwick-Laurence, Sir Stafford Cripps et M. Alexander. Elle avait pour tâche de négocier avec les principaux partis politiques.

Après plusieurs semaines de conversations les envoyés de Londres formulèrent, le 16 mai 1946, leurs recommandations. Elles s'efforçaient de concilier le point de vue de la Ligue musulmane avec celui des autres éléments représentés par le Congrès. La Ligue, en effet, n'avait pas approuvé l'idée d'une assemblée unique, et dès 1940 elle avait demandé le partage du pays de manière qu'il y eût deux assemblées, l'une pour les territoires que la Ligue revendiquait afin de former un Etat musulman distinct, et l'autre pour le reste de l'Inde. La mission Laurence-Stafford Cripps-Alexander préconisait une administration fédérale centrale qui éviterait les scissions et l'octroi d'une Constitution dont la forme serait donnée par une assemblée.

« La porte sur l'indépendance totale a été enfin ouverte », dit le mahatma Gandhi. Et c'est effectivement sur le plan de l'assemblée unique suggéré par le rapport de la mission que la situation dès lors évolua.

Le 2 septembre 1946 un gouvernement ayant à sa tête le pandit Jawaharlal Nehru avait pris le pouvoir, et le 9 décembre l'Assemblée constituante se réunit pour la première fois à New-Delhi. Sur 296 députés, 210 étaient présents. Ils représentaient toutes les nuances de l'opinion, excepté la Ligue musulmane qui persistait à exiger deux corps constituants séparés, l'un pour les régions à prédominance musulmane, l'autre pour le reste du pays.

Cette session fournit au pandit Nehru l'occasion de plusieurs interventions où il posa les principes qui allaient être ceux de la nouvelle Constitution. Avec force il proclama que l'Inde devait être souveraine et républicaine.

LES ÉVÉNEMENTS SE PRÉCIPITENT

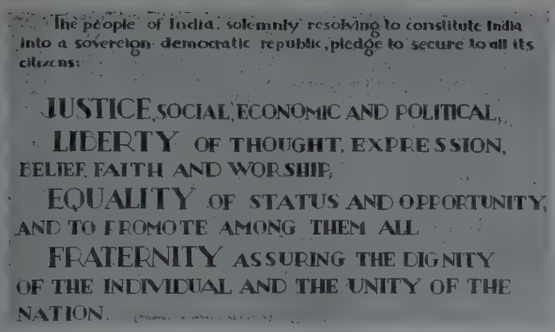
Cependant le cours des événements allait s'accélérer. Le 24 mars 1947 lord Mountbatten avait succédé à lord Wavell comme vice-roi. La situation politique était tendue. En avril huit Etats princiers avaient décidé de participer aux travaux de l'Assemblée. Un de leurs représentants, Sir B. L. Mitter, premier ministre du Baroda, avait défini avec une précision énergique leur position. « Nous sommes partie intégrante de l'Inde et nous voulons partager la responsabilité de lui donner une Constitution, car nous voulons jouir de la liberté ainsi que tous les autres territoires. »

Cette attitude amena d'autres Etats, qui jusqu'alors s'étaient tenus éloignés de l'Assemblée de New-Delhi, à y déléguer des représentants.

Pour sa part, le cabinet britannique, au début de juin, se décidait à un partage de l'Inde entraînant une division profonde du pays. Lord Mountbatten avait, quant à lui, entamé des négociations directes avec les différents chefs politiques. Ainsi put être élaboré l'acte d'indépendance qui instituait les deux Dominions de l'Inde et du Pakistan.

Dans la nuit du 14 au 15 août 1947 l'Assemblée constituante assuma tous les pouvoirs gouvernementaux. Nos aspirations, constata le pandit Nehru, reçoivent une satisfaction substantielle. Et comme minuit sonnait il s'écria : « A cette heure où le monde dort, l'Inde s'éveille à la vie et à la liberté ! »

LE NOUVEAU DRAPEAU DE L'INDE EST TRICOLORE : SAFRAN, BLANC ET VERT.



PRÉAMBULE DE LA CONSTITUTION INDIENNE.

Le président et les membres de l'Assemblée se lèvent alors. Ils s'engagent solennellement à se consacrer au service de l'Inde et de son peuple jusqu'à ce que leur pays ait conquis la plénitude de ses droits et qu'il ait été à même d'apporter sa pleine contribution à l'établissement de la paix du monde et au bien-être de l'humanité.

Le lendemain, 15 août, l'Inde était en fête. Des cortèges joyeux défilaient dans les rues. Le nouveau drapeau national flottait dans les villes et dans les villages et sur les palais du gouvernement à New-Delhi.

Trois jours plus tard, les pouvoirs ayant été transmis, les premiers contingents des forces britanniques s'embarquaient pour le Royaume-Uni. Avec ces soldats s'éloignait, disparaissait le signe extérieur et visible de la puissance anglaise...

LA CONSTITUANTE ACHÈVE SON ŒUVRE

L'achèvement du travail entrepris par l'Assemblée constituante devenait urgent. Sa tâche fut heureusement facilitée par diverses circonstances. Un esprit nouveau se faisait jour ; le désir d'unité se manifestait. L'intégration et la démocratisation des Etats princiers allaient y aider et l'Inde devenait capable de forger une structure politique unifiée englobant plus de 320 millions d'hommes.

L'Assemblée vota rapidement les principes fondamentaux de la Constitution, dont le projet lui avait été présenté le 4 novembre 1948. Il fut adopté en dernière lecture le 26 novembre 1949, deux ans, onze mois et dix-huit jours après la première séance de l'Assemblée. Elle était présidée en ce dernier jour de session par le docteur Rajendra Prasad, dont l'allocution, pleine de foi en l'avenir de la République nouvelle, fut saluée d'acclamations.

Aux termes de sa Constitution l'Inde est une république démocratique. Le préambule reprend, pour en faire les dominantes de l'œuvre, des termes qui nous sont familiers et où nous entendons un écho de 1789 : liberté, égalité, fraternité.

Quelle est la structure de cette république ? Elle est essentiellement fédérale. L'Inde est une union d'Etats avec un gouvernement central de l'Union. Celui-ci dispose d'une autorité qui n'empiète pas sur celle des Etats et chacun de ceux-ci est maître de ses propres affaires. En fait, bien que le terme d' « union » ait été préféré à celui de « fédération », il s'agit bien d'une union fédérale semblable à celle des Etats-Unis d'Amérique ou du Canada, et non d'une ligue d'Etats. Pour toutes les questions de base, pour tout ce qui peut consolider l'Union, la Constitution a voulu l'uniformité de régime. Ainsi n'a-t-elle pas admis de double citoyenneté dont l'une relèverait de l'Union et l'autre, des Etats. De même pour la justice civile ou criminelle. Le droit de sécession n'est pas non plus reconnu aux Etats ni celui de se donner une Constitution particulière. Ajoutons que, pour prévenir les inconvénients que peut offrir à certaines périodes le fédéralisme, il est prévu qu'en cas de guerre ou d'autres difficultés graves le pays devient, pour le temps nécessaire, un Etat unitaire.

Démocratie parlementaire, l'Inde a à sa tête un président élu pour cinq ans (et rééligible) par un collège électoral composé de membres du corps législatif central et de membres des diverses assemblées d'Etats désignés à la proportionnelle. Il est assisté d'un vice-président élu également pour cinq ans à la proportionnelle par le corps législatif central et qui est d'office, comme aux Etats-Unis, le président de la Chambre haute de ce corps législatif.

Le pouvoir législatif pour l'ensemble du territoire appartient à deux Chambres, le Conseil des Etats et l'Assemblée nationale (House of the People). Le Conseil des Etats comprend 250 membres, dont 12, choisis comme « personnalités représentatives » à des titres divers, sont nommés par le président. Le Conseil n'est pas soumis à la dissolution, mais il est renouvelable par tiers tous les deux ans. Quant à l'autre Assemblée, elle se compose de 500 membres élus tous les cinq ans au suffrage direct. Des dispositions spéciales visent à assurer la liberté et la sincérité du vote. Le président a le pouvoir de convocation, de prorogation et de dissolution de l'Assemblée, à laquelle il s'adresse au début de chaque session par un message dont la lecture est suivie d'un débat.

Enfin la Constitution a créé une Cour suprême, à laquelle il est réservé de statuer sur les conflits qui peuvent survenir entre deux ou plusieurs Etats ou bien entre le gouvernement de l'Union et les Etats membres. A la Cour suprême revient aussi le soin de statuer en dernier ressort sur les problèmes soulevés par l'interprétation de la Constitution. Elle est la dernière instance en matière civile et criminelle dans un certain nombre de cas et elle est enfin appelée à formuler des avis en diverses matières. C'est en somme un amalgame de ce que représentent chez nous la Cour de cassation, le Conseil d'Etat pour une part de ses attributions et le Tribunal des conflits avec, en propre, le rôle de veiller au respect strict de la loi constitutionnelle.

Quant à l'administration intérieure des Etats, elle est calquée sur celle de l'Union. Chaque province est dirigée par un gouverneur désigné pour cinq ans par le président. Chaque confédération d'Etats princiers est administrée par un rajpramukh confirmé dans ses pouvoirs par le président. Dans l'ordre

LE MAHATMA GANDHI ET LE PANDIT NEHRU DISCUTANT DE L'INDÉPENDANCE.

LES LEADERS DE L'INDÉPENDANCE DE L'INDE RÉUNIS AUTOUR DU PANDIT NEHRU ET DE LORD MOUNBATTEN, QUI FUT DERNIER VICE-ROI DES INDES.

LE PRÉSIDENT RAJENDRA PRASAD SIGNANT LA NOUVELLE CONSTITUTION.

COMME DANS TOUS LES PAYS DÉMOCRATIQUES, LES REPRÉSENTANTS DU PEUPLE EXPRIMENT AU PARLEMENT LES CRITIQUES ET LES VŒUX DE LEUR PARTI.

législatif, il y a généralement deux Chambres, dont les modalités d'élection sont analogues à celles des Assemblées centrales. Pourtant, dans les Etats princiers, il n'existe qu'une Assemblée unique.

Cette Constitution ne compte pas moins de 395 articles et plusieurs additifs. On ne s'en étonnera pas si l'on considère l'étendue du pays pour lequel ses auteurs avaient à légiférer, l'importance et la diversité de sa population, la multiplicité des intérêts en cause. Pour ne prendre qu'un exemple des difficultés qui se présentaient, il fallait régler le sort de ces nombreux Etats placés avant le 15 août 1947 sous la suzeraineté directe de S. M. le roi d'Angleterre, mais qui, pour la plupart, connaissaient encore un régime quasi féodal. La proclamation de l'indépendance les avait affranchis de la Couronne, mais l'autorité de l'Union à leur égard restait débile. Certains d'entre eux étaient minuscules, d'autres, immenses. Ensemble ils couvraient plus de la moitié du Dominion de l'Inde et représentaient 27 % de sa population. Leur intégration, qui paraissait compliquée, a pourtant été rapidement opérée et leur chiffre a été ramené de 500 environ à 16, par voie d'amalgame ou par ententes.

Ce n'est pas seulement une transformation politique qui a été accomplie. Au delà d'une organisation administrative fondée sur une conception démocratique, mais aussi parce qu'elle procédait de cette conception, la Constitution de l'Inde indépendante a tenu à proclamer solennellement les Droits de l'homme. Egalité absolue, droit à la liberté sous toutes ses formes et en particulier liberté religieuse et liberté d'expression, droit à la culture et à l'éducation, droit de propriété, protection contre l'arbitraire sont expressément inscrits dans la Constitution. Sans doute n'est-il pas d'article plus important que l'article 17, qui abolit l' « intouchabilité ». Quand on sait combien dans ce pays de castes certaines traditions conservaient de pouvoir, on imagine aisément quelle révolution peut apporter dans les mœurs pareil article qui, justement, anéantit les différences séculairement admises.

GANDHI, PÈRE DE LA NATION

Les principes de liberté et de respect de la personne humaine, Gandhi a toute sa vie combattu pour qu'ils devinssent les bases de l'Etat dégagé de toute tutelle dont il rêvait. Les hommes qui sont parvenus à donner à l'Inde l'indépendance ont été guidés par son idéal. Ils s'inspirent de son enseignement, ils suivent ses préceptes. Des millions et des millions d'hommes ont participé à ce mouvement d'émancipation dont on peut avancer qu'il est un des grands événements de l'histoire. Si la mort n'a pas permis à Gandhi, en ce 26 janvier 1950, d'assister à la naissance de la nouvelle République, il demeure pour la plupart de ses compatriotes le véritable Père de la Nation.

LE PANDIT NEHRU INSPECTE LA GARDE LE JOUR DE L'INDÉPENDANCE;

LE PANDIT NEHRU JOUIT D'UNE GRANDE FAVEUR AUPRÈS DE LA JEUNESSE.

LES ICEBERGS RENDENT HASARDEUSE LA NAVIGATION PAR BRUME, MAIS LE SOLEIL ÉCLATE SUR LEURS FACETTES EN UNE FÉERIE DE LUMIÈRE. SANS CHIEN, NI TRANSPORT NI VIE.

OBJECTIF NORD

PAR ÉTIENNE FALCK

La France affirme aujourd'hui sa présence aux deux pôles de la terre. Les expéditions polaires françaises renouvellent en ce moment, vers le continent Antarctique, l'expédition de la Terre Adélie. Au même moment, elles ont installé au Groenland, au cœur même de la plus grande calotte glaciaire de notre époque, une station d'hivernage et d'observation scientifique. C'est là une magnifique affirmation de l'esprit français, auquel d'autres nations sont tentées d'accorder une estime et un enthousiasme que parfois nous lui mesurons ; cela dans un domaine où notre génie nous place, nous a toujours placés à l'avant-garde.

Mais qui se souvient, combien même se doutent d'une autre présence qui, au grand nord du continent américain, apporte un héroïque témoignage de communion des hommes, au service d'une œuvre d'amour et de civilisation ; cela même en des terres dont la position stratégique fait aujourd'hui l'objet de l'attention militaire du monde et réunit en un point de rencontre commun les trois continents de notre hémisphère ?

Il est une latitude, loin vers le nord, où la prestigieuse et sombre forêt du Canada, que nous ont fait connaître et aimer Louis Hémon et Jack London, s'effrange et se replie sur elle-même ; où les arbres vaincus par le vent et par le froid ouvrent leurs rangs crevés et clairsemés, se recroquevillent et rampent sur le sol avant de disparaître devant les « barren lands », la grande steppe stérile aux assises de granit dont le sous-sol ne dégèle jamais.

Dans ce pays de neige et de glace totalement dépourvu de la moindre brindille de bois, où la faible lueur d'un soleil sans chaleur se perd souvent dans une brume blanche et opaque qui unit un ciel de neige à la neige de la terre ; sur une étendue désolée et sans abri où la rage du « blizzard » sculpte la glace et les roes du rivage en vagues échevelées ; sous un ciel qui passe tour à tour d'une étincelante et cruelle féerie de lumière à une nuit de quatre mois, vivent les heureux Eskimos.

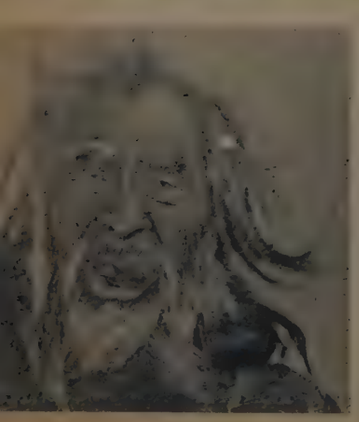
LE « HUSKY » EST D'UNE PRODIGIEUSE ENDURANCE ET SAIT JEUNER LONGTEMPS. QU'IMPORTENT LES LATITUDES, LE SOURIRE D'UNE MÈRE EST PARTOUT LE MÊME...

A dire vrai, il n'y a pas de « village » eskimo. Tout au plus peut-on retenir certains territoires de chasse, certains bancs de pêche, assez riches pour permettre à un groupement de familles de vivre d'une façon relativement permanente dans une région déterminée. Par tempérament comme par nécessité, l'Eskimo est le nomade éternel. Où qu'il se trouve, il n'aura qu'à sortir son long couteau à neige pour construire l'igloo, toujours le même, quitte à apporter une retouche ou un perfectionnement par-ci, par-là, si le campement se prolonge. Avec sa plate-forme de neige recouverte de peaux où tout le monde couche pêle-mêle, sa cache aux provisions où les phoques et les poissons s'entassent avec les détritus, avec son éternelle théière suspendue au-dessus de la lampe de pierre plate à huile de phoque, l'igloo est le seul abri relativement hermétique et efficace qui donne l'impression sur cette immense solitude de pouvoir vous arrêter, enfin, avec le minimum de sécurité ; non pas qu'il y fasse absolument chaud, non. Il peut y avoir 20 degrés au-dessous de zéro à l'intérieur. Mais quand au dehors, dans la nuit, la tempête fait rage et que le mercure se congèle...

Sur l'origine des Eskimos on sait fort peu de chose, sinon qu'ils ont dû traverser le détroit de Behring, venant d'Asie, à une époque fort reculée ; tous en effet, lorsqu'ils sont purs, portent en bas du dos le triangle bleu de la tache mongole. Si l'on se rappelle que la plus petite distance séparant les îles Diomède, entre le Kamtchatka et l'Alaska, n'est que de 50 kilomètres, et que la surface gelée des détroits ne peut en hiver être aisément distinguée de la terre ferme, il est naturel de penser que les grandes migrations asiatiques venant des plaines de l'Amour devaient un jour franchir ce seuil. En fait, ce qui est surprenant, c'est que personne n'ait encore tenté de se rendre à pied ou en voiture de Paris à New York !

La légende, qui en cela peut avec quelque ressemblance être tributaire de l'histoire, veut que les envahisseurs, dans leur progression vers le Sud, se soient un jour heurtés aux tribus d'Indiens qui occupaient déjà la place et aient été taillés en pièces. Crees et Montagnais gardent le lointain souvenir d'une époque héroïque aux massacres incroyables. Il est à croire que le scalp et le décollement furent menés rondement, on peut en cela faire confiance aux Indiens : mais comme l'extermination, pourtant, était encore en ce temps-là travail de détail, les hommes rouges auraient fini par s'épuiser à la tâche et par décider purement et simplement l'exil, pour leurs intrus, en ces terres de malédiction dont personne n'était jamais encore revenu. Certains survécurent et donnèrent naissance à des enfants qui, eux, n'avaient jamais connu le vert des feuilles, la chaleur du soleil, ni l'odeur de la viande grillée. Ils reçurent le nom de « Ayesquimow », les mangeurs de chair crue.

S'il est exact que cela se produisit, c'était il y a bien des milliers d'années. Avant le début de l'ère chrétienne, deux importants foyers de civilisation avaient prospéré, et probablement déjà commencé de s'éteindre : la civilisation de Thulé, au Groenland, et la civilisation d'Igloolik, non loin de l'emplacement actuel du pôle magnétique. Les missionnaires français en ont exhumé des figurines sculptées, des patins de traîneaux, des aiguilles en ivoire, des ustensiles taillés dans la pierre tendre. Plus loin vers le Sud, à Chesterfield, subsistent les ruines de demeures de pierre que ne connaissent plus les Eskimos d'aujourd'hui. Enfin, sur l'île de Baffin, un Frère, le Frère Volant, découvrit un jour la trace de feuilles dans le lit d'une rivière. Si l'on ajoute qu'au nord de cette île, à Pond Inlet, existe une tourbière, ces découvertes, jointes à un ensemble d'observations,



NIORKOALUK AVAIT PERDU SA FEMME. IL ALLA TROUVER SON VOISIN, QUI EN AVAIT PLUSIEURS, ET LUI ACHETA OUBLOREAR. C'EST UNE BONNE COUSEUSE.

autorisent à croire que le nombre des Eskimos peut s'être élevé un jour jusqu'à une vingtaine de mille et que les conditions du climat avoisinant le pôle magnétique, telles que nous les connaissons maintenant, peuvent fort bien avoir évolué depuis lors.

DE PORT-CHURCHILL...

C'est à la porte de leur empire, au sud-ouest de la baie d'Hudson, que s'élève depuis hier Churchill. Ses origines remontent aux temps de la rivalité franco-anglaise pour la découverte du passage du nord-ouest et l'ouverture du pays des fourrures. En 1732 étaient posées les fondations d'une formidable forteresse ; les travaux se poursuivirent pendant quarante ans et étaient à peine achevés depuis une dizaine d'années lorsque les marins français, sous la conduite de La Pérouse, investirent le fort et le détruisirent en partie après en avoir capturé la garnison. C'était en 1782.

Cent cinquante ans plus tard, c'est encore un navire français qui le premier entrait dans le port nouvellement achevé et chargeait la première cargaison de blé de ses immenses élévateurs.

Cependant Churchill le port n'est pas seulement le quartier général de cette trilogie de l'Arctique qui forme le noyau de tous les mouillages de la côte : la Mission, la Compagnie de la Baie d'Hudson, et la Police montée.

Ce n'est plus maintenant seulement un port, un vertigineux balcon sur le grand silence de la nuit, un poste de radio ou un magasin général pour l'approvisionnement printanier d'une horde de trappeurs ; c'est surtout peut-être, depuis la guerre, Fort-Churchill, la base stratégique.

A quelques kilomètres vers l'Est, un aéroport et un hôpital avaient été construits, au plus fort de la bataille de l'Atlantique, pour le rapatriement des blessés couchés depuis les théâtres d'opérations. Les installations furent rachetées

L'AUTONOMIE DE LA FAMILLE EST ABSOLUE DANS LE TEMPS ET DANS L'ESPACE.

AUSSI LONGTEMPS QUE DURERA VOTRE PROVISION DE TABAC, NUL BESOIN DE PARLER OU DE COMPRENDRE LEUR LANGUE, L'ACCUEIL SERA JOYEUX, PRESQUE AMICAL.

à l'armée américaine par le gouvernement du Canada et servirent de base à deux opérations d'essai et d'exercice connues sous le nom de « Exercise Lemming » et « Exercise Muskox ». Le grand succès remporté par ces manœuvres attira l'attention militaire sur les avantages techniques et stratégiques que la base de Churchill doit à sa situation. Pour l'entraînement des hommes et du matériel aussi bien que pour l'expérimentation de tactiques nouvelles, cette base offre comme avantages l'un des climats les plus rigoureux du monde, un isolement complet et des conditions physiques de terrain, ou plutôt « d'absence de terrain », exceptionnellement difficiles. Sa situation géographique place Churchill sur la route directe des plus courtes distances joignant l'Amérique à l'Europe et à l'Asie.

... A PORT-CHURCHILL : BASE STRATÉGIQUE

C'est le 1er octobre 1946 que la première garnison permanente fut affectée à Fort-Churchill, qui devenait le siège d'une base d'opérations combinées américano-canadienne, sous le titre de « Joint Services Arctic Testing and Experimental Station ».

Les travaux se poursuivent aujourd'hui sur une grande envergure pour la construction d'une triple base militaire, aérienne et navale. L'afflux d'une main-d'œuvre considérable, par comparaison à la population restreinte du village, et de contingents militaires n'a pas peu contribué à donner à cet avant-poste un

caractère rude et turbulent qui fait parfois penser à quelques épisodes de la ruée vers l'or dans le Yukon. Avec une population d'environ cent quarante hommes pour une seule femme, une espèce de nouvelle chevalerie de « ville sans femme » subiste là aujourd'hui qui a laissé des traces en d'autres pays de conquête et de pionniers, telle que la Californie, qui connut au siècle dernier semblable situation.

Les conditions de travail ne laissent pas d'être fort rudes, en raison du climat et de leur durée, puisque, avec les heures supplémentaires, la journée est bien souvent de quatorze heures six jours par semaine, et à cause d'obstacles particuliers tels que le « permafrost ». Le sol sous cette latitude est gelé en permanence sur une grande profondeur ; en fait, aussi loin que les forages soient jamais descendus, c'est-à-dire sur une profondeur de près de 100 mètres. Le soleil d'été dégèle bien une couche superficielle de quelques dizaines de centimètres, mais c'est pour tout transformer en un cloaque de boue et de glace fondante. Ce phénomène avait jusqu'à présent interdit la construction de bâtiments nécessitant des fondations quelconques, qui s'enfonçaient progressivement dans le sol, et transforme encore l'entretien des routes en une perpétuelle reconstruction. De nouvelles techniques sont mises en œuvre pour y pallier, ainsi qu'un matériel exceptionnellement puissant et diversifié.

Le résultat des opérations qui ont été conduites jusqu'à présent semble démontrer que la nature du terrain et les conditions du climat arctique ne permettent pas d'envisager le déroulement d'opérations militaires d'envergure dans l'état actuel des connaissances mécaniques. Un froid normal et prolongé de 40 ou 50 degrés au-dessous de zéro pose des problèmes d'entretien et de marche des véhicules difficiles à résoudre et rend problématique toute réparation sérieuse à effectuer en campagne. Le brouillard de condensation créé par les véhicules et les êtres vivants, de même que l'extrême acuité de la détection du moindre son se répercutant sur la glace ne semblent pas pouvoir autoriser d'effets de surprise. Tout arrêt prolongé entraîne, d'autre part, la formation rapide de grandes accumulations de neige. Des expériences faites sur le degré de la résistance humaine au vent et les mesures de déperdition de chaleur qui s'ensuivent ont prouvé qu'une accélération du vent de l'ordre de 1 mille à l'heure entraîne chez l'homme des effets correspondants à une baisse de température de l'ordre de 1 degré ; dans un pays où un froid intense peut s'accompagner d'un vent soufflant à 30, 40 milles à l'heure ou davantage, le seul moyen de protection est l'igloo, qui restera toujours, pour un Blanc, difficile et long à construire. Le seul équipement parfaitement approprié enfin paraît être l'habit de caribou de l'Eskimo, qu'il ne nous est pas possible de produire ou d'entretenir et que nos matières premières ne peuvent encore remplacer.

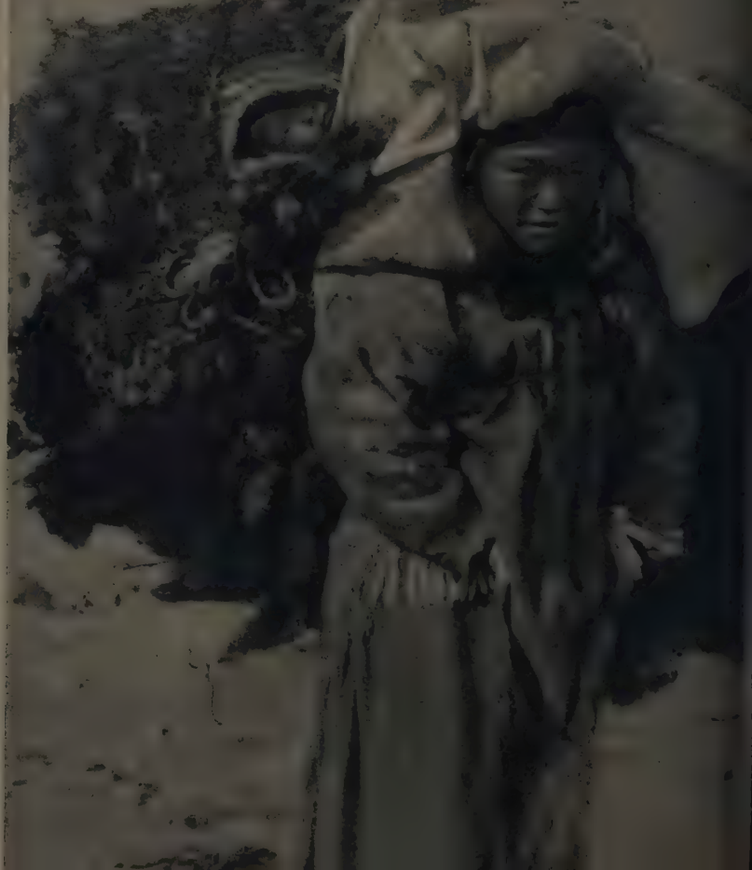
LE VÉRITABLE ENNEMI : L'ÉTÉ TROP COURT

L'obstacle le plus redoutable pourtant s'est révélé n'être pas l'hiver au sol de glace, mais la courte période d'été, particulièrement dans la zone « sud » avoisinant Churchill, au terrain formé de « muskeg » ; ce tapis végétal extrêmement séduisant est un inextricable fouillis de buissons et d'arbres nains, une mosaïque de rocs et de centaines de milliers de lacs, un point d'appui spongieux, sans résistance, épineux, moussu, un gargouillement d'eaux qui viennent de partout et ne se dirigent nulle part ; de plus, lieu d'élection de hordes de moustiques dont les formations, compactes, solides, grondantes et féroces, mettraient en fuite le plus téméraire ; ni le canot d'écorce, ni le char de 35 tonnes, ni aucun véhicule intermédiaire connu, terrestre ou amphibie, ne paraît encore à même de se mouvoir dans le muskeg en toute sécurité.

La solidarité sans bornes de la loi du Nord empoigne de force le cœur de ceux qui s'y aventurent et leur apprend durement la patience d'une énergie tenace et inflexible ; elle porte aujourd'hui notre message, par la voix de nos missionnaires, aux peuples les plus inaccessibles de la terre ; elle unit même les Russes et les Américains en des observations météorologiques communes effectuées par avion un jour sur deux, alternativement, au-dessus du pôle ; après tout, il est peut-être souhaitable que les régions polaires deviennent d'intérêt stratégique.

PAS DE CRISE DU LOGEMENT : UNE HEURE DE TRAVAIL, SON LONG COUTEAU A NEIGE, LE VOICI A L'ABRI DU BLIZZARD DURANT NEUF OU DIX MOIS D'HIVER.

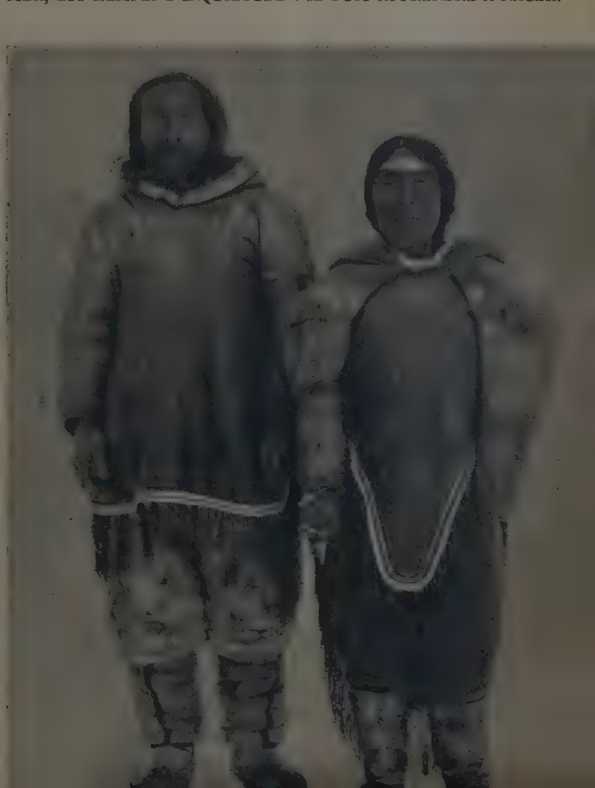
SI LA NEIGE MOLLE ARRÊTE SANS RÉMISSION, PAR CONTRE VOTRE « SIX CHIE FILER GRAND TRAIN SUR UNE GLACE COMME CELLE-LA. POURTANT LA VIE ES SAGE LENTEUR : TÉMOIN CETTE MOUSSE, RÉSULTAT DE LONGUES FOUILLES SOUS LA



Premier et seul édifice de la ville ayant droit de cité : quartier général des Missions des oblats. Ce vicariat s'étend jusqu'au pole et couvrirait plus de six fois la France. Les élévateurs ultra-modernes sont la raison d'être économique de la nouvelle ville.

Un morse : 1 tonne de viande et de lard. On fait avec sa peau des lanières de fouet, des semelles, des kayaks. Un poil de sa moustache ? On en ferait un bon passe-lacet !

Celui-la, déja tout ridé, est un nouveau-né. Son premier regard sur le monde, et spécialement sur la mer, est rempli d'inquiétude : il doit apprendre a nager.



AU CHATEAU DE BELŒIL

SOMPTUEUSE DEMEURE HISTORIQUE

S. A. I. ET R. L'ARCHIDUC CHARLES D'AUTRICHE

A ÉPOUSÉ

S. A. LA PRINCESSE YOLANDE DE LIGNE

LE CHATEAU PRINCIER DE BELŒIL EST INTIMEMENT LIÉ A L'HISTOIRE DE LA MAISON DE LIGNE. DEVANT LA FAÇADE, UN ÉTANG DORT A L'ORÉE DES CLASSIQUES JARDINS QUE DESSINA LE NOTRE.

EN la chapelle du château de Belœil, dans le Hainaut, vient d'être célébré le mariage de S. A. I. et R. l'archiduc Charles de Habsbourg, fils de feu l'empereur Charles Ier d'Autriche et de l'impératrice Zita, avec S. A. la princesse Yolande de Ligne, fille du prince de Ligne, ambassadeur de Belgique à la Nouvelle-Delhi, et de la princesse née Noailles.

Derrière les gardes en costume rouge à parements d'argent — couleurs de la maison de Ligne — les invités formaient un cortège où figuraient les plus grands noms du Gotha.

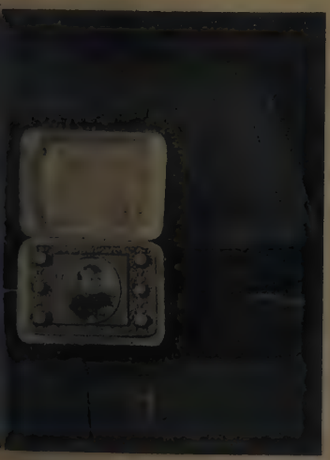
Belœil offrait à ce mariage princier le cadre le plus somptueux qui se puisse souhaiter. Depuis 1311 le domaine est associé à l'histoire de la maison de Ligne, et ses possesseurs successifs ont réuni les œuvres des plus grands artistes. L'ombre spirituelle du prince Charles-Joseph, en qui s'incarnèrent les grâces pleines de vivacité du XVIIIe siècle, peut errer encore en ces lieux pour rêver dans le parc aux arbres séculaires que dessina Le Nôtre ou s'attarder dans les vastes salons devant les toiles de Nattier ou de Fragonard.

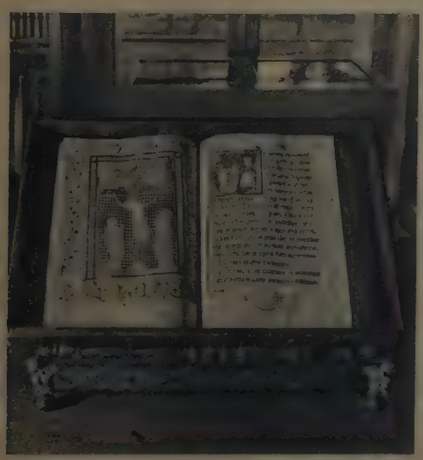
Comment oublier que sur cette terre glorieuse LL. AA. le prince et la princesse de Ligne, fondateurs des Foyers Léopold III, ont installé l'un d'eux, le Home de Belœil, où grâce à leur générosité des centaines d'enfants débiles viennent faire provision de santé ?

FIANCÉS, LA PRINCESSE YOLANDE ET L'ARCHIDUC CHARLES APPRÉCIAIENT LES SOLITUDES DU PARC.

Dans la chambre dite « d'Epinoy », l'un des quatre cabinets aux précieux panneaux de laque de Chine qui appartinrent a la marquise de Pompadour. Le lit a baldaquin, drapé de soies brochées d'une grande richesse, aurait fait partie du mobilier de Marie-Antoinette alors qu'elle était dauphine.

Un empereur de Chine fit cadeau de ce jeu d'échecs a un prince de Ligne. Cette tabatière en or et cette bague viennent de Marie-Antoinette.





Charles-Joseph de Ligne reçut de Napoléon cette tabatière en or et brillants avec miniature d'Isabey. — Un missel des jours de fête du XIII[e]

Le collier de la Toison d'Or et une médaille de la Grande Catherine figurent parmi les souvenirs laissés par le feld-maréchal de Ligne.

Le salon des Maréchaux, aux meubles et aux panneaux de style Régence, s'orne de nobles tapisseries dont les cartons furent commandés a Boucher. La bibliothèque ancienne est riche en ouvrages précieux sur lesquels l'effigie du prince Albert Henry semble veiller.

La salle d'armes aux voutes de brique avec ses armures anciennes. Dans le hall d'entrée : le roi Charles Ier d'Angleterre et son épouse.

Dans le cortège, l'archiduc Charles avec sa mère, l'impératrice Zita, et la princesse Yolande au bras du prince de Ligne, son père.

Dans la tour de Marie-Antoinette figurent son buste par Pajou et des toiles de maitre, dont ce portrait de Marie Leczinska par Nattier.

Le voile en dentelle de la mariée orna le berceau du roi de Rome. S. Em. le cardinal Van Roey, archevêque de Malines, unit les époux.

L'AUTEUR DE CETTE ŒUVRE AVAIT DIX-SEPT ANS.

L'ENFANT INTERPRÈTE LA NATURE PAR LE TISSAGE.

A VINGT ANS, SAYEDA MISSAK SCULPTA CETTE FIGURE D'UN STYLE OU LA TRADITION REVIT.

L'ART SPONTANÉ CHEZ LES JEUNES ÉGYPTIENS

UN GARÇONNET DE SEIZE ANS A CONÇU CET ENSEMBLE OU SE MANIFESTENT SES DONS D'OBSERVATION.

L'EXPÉRIENCE entreprise par M. Habib Gorgui, et dont les résultats ont été visibles durant une quinzaine à Paris grâce à l'accueil de l'U. N. E. S. C. O., est de celles qui suscitent l'intérêt à plus d'un titre. Afin de rénover la tradition pharaonique de la sculpture égyptienne, M. Habib Gorgui a choisi quelques adolescents ignorants du dessin et des procédés d'école et s'est efforcé de les initier au modelage et à la taille directe tout en laissant à leur inspiration libre cours. Après huit années de travail voici les résultats, et l'on ne peut qu'être frappé de la manière dont ces jeunes gens ont retrouvé, sans pastiche, un rythme et une distribution des volumes qui apparentent leurs œuvres à l'art de l'ancienne Egypte. Le gouvernement de S. M. le roi Farouk apporte d'ailleurs à cette initiative tous ses encouragements.

S. E. Ahmed Saroit, ambassadeur d'Egypte en France, a d'ailleurs tenu à préfacer lui-même le catalogue et à appeler l'attention du public français sur l'intérêt des travaux exposés. Ce n'est pas seulement du reste par la sculpture que les disciples de M. Habib Gorgui s'expriment. Certains d'entre eux pratiquent le tissage. Là aussi, ils s'abandonnent devant leurs métiers à leurs sentiments propres, inventant des interprétations de plantes ou d'animaux parfois pleines d'humour et des rapports de couleurs qui ne manquent pas de subtilité.

Photographies Marcovitch.

DES MILLE ET UNE NUITS AUX PUITS DE PÉTROLE (*)

par notre envoyé spécial
FRÉDÉRIC MÉGRET

Vous voulez provoquer une catastrophe ? Ce serait de l'ordre d'un million de dollars ! Plus nous !... », lance dans son essoufflement l'ingénieur de la Basrah Petroleum Cy au spectateur éberlué. A 100 mètres de là, sous un derrick, trois techniciens testent un nouveau forage. Honteux de son imprudence, le spectateur, profane, a écrasé sa pipe dans le sable.

Vision planétaire : au milieu de cet univers plat, réuni autour du tube qui viole les entrailles du sol, ce groupe d'hommes se découpe sur le brasier rageur. Un quadrilatère de barbelés enferme cette portion de désert.

Approchons-nous. A un robinet un Arabe emplit des jerricans. De la bière brune qui mousse... Le pétrole de Zubair sera analysé aux laboratoires de Kirkut. Les réserves que recèle ici le désert sont, paraît-il, énormes.

Au passage ménagé dans les barbelés, un gardien salue militairement. La voiture court sur un sol si plat qu'il permet tous les itinéraires. Dix minutes, et un village surgit avec un minaret et quelques palmes. C'est Zubair.

« Cette oasis, c'était la ville de Sindbad le Marin, le croiriez-vous ? »

Depuis des siècles la mer s'est retirée. Jusqu'à Bassora, qui est aujourd'hui un faubourg de riches maisons pittoresques après avoir enfanté d'Ashar, le grand port d'hier. C'est plus au nord, en remontant le Chatt-el-Arab qui marie les flots du Tigre et de l'Euphrate (les alluvions des deux fleuves colossaux ont fait reculer de 150 kilomètres en mille ans le golfe Persique), qu'on trouve les installations du port de Margyl.

QUAND LA CAUSE ALLIÉE ÉTAIT EN DANGER

Bassora (appelons ainsi la ville mobile que la mer attirait derrière elle), c'est la fenêtre de l'Irak, enfermé partout de montagnes et de désert. C'en est aussi la porte. Deux jours après la déclaration de guerre de l'Angleterre à la Turquie, des convois venus des Indes apparurent dans le Chatt-el-Arab pour protéger les puits de l'Anglo-Persian.

Vingt ans plus tard, des convois identiques remontaient le Chatt-el-Arab. 1941 : la Grèce était perdue et Benghazi capturé, Rommel menaçait l'Egypte. Avec les quatre généraux de l'armée irakienne qui, par on ne sait quelle réminiscence de poker, s'intitulaient « le carré doré », Rashid Ali Kaylani, un ancien premier ministre, avait fait à Bagdad une révolution de palais sur les conseils d'agents allemands.

Les insurgés s'étaient présentés au palais royal avec quatre docteurs, et, dûment rédigé ! un certificat de décès par embolie pour le régent.

(*) Voir *France-Illustration* du 24 décembre 1949 et des 7 et 14 janvier 1950.

BOUTRES INDIENS DANS LE CHATT-EL-ARAB.

A TRAVERS LA STEPPE DÉSERTIQUE, LE CAVALIER KURDE CONDUIT SES TROUPEAUX DE CHÈVRES.

L'émir Abdulillah put s'enfuir, caché sous des couvertures, dans la voiture du ministre des Etats-Unis, impavide.

L'affaire dura deux mois. Le gros de l'armée et la population restèrent inertes, et les trente mille hommes dont disposait le « Golden Square » ne purent même pas s'emparer, après des duels d'artillerie, de la base désertique de la R. A. F. : Habbanieh. L'alerte fut néanmoins chaude.

Rashid Ali, après l'échec de juin, s'enfuit en Turquie et de là à Berlin, d'où à la fin des hostilités il put revenir en Arabie séoudite. Ibn Séoud, au nom de l'hospitalité arabe, refusa de le livrer à l'Irak, qui l'avait condamné à mort. Trois des ministres avaient été pendus, les autres exilés en Rhodésie. Je devais rencontrer l'un d'eux à Bassora.

Il me racontera comment il était allé officiellement recevoir le chef de la mission hitlérienne, le fils du célèbre von Blomberg. L'avion se pose et reste clos. Au manche, le colonel allemand n'est plus qu'un cadavre. Un coup heureux de Bédouins insurgés qui avaient pris le Messerschmidt pour un chasseur anglais !

Hitler n'avait pas eu le bras assez long pour faire sauter les arrières du Moyen-Orient. C'est de la base de Bassora que les troupes anglo-indiennes reprirent Bagdad et tout l'Irak quelques jours hésitant.

« L'Allemagne — ajoute l'ancien ministre, qui a fait ses études en France — avait du prestige ici. A travers la Sublime Porte. Le chemin de fer Constantinople-Bagdad-Bassora, c'était une œuvre allemande comme étaient allemands les archéologues de Babylone et de Ur, comme l'étaient tant de voyageurs de commerce efficaces...

— Et aujourd'hui ?

— L'Allemagne est vaincue, certes. Mais l'antisémitisme hitlérien a ressuscité de nostalgiques sympathies à la faveur de la guerre de Palestine et de ses séquelles actuelles. Et comme dans tous les pays arabes on sent à nouveau l'effort des maisons allemandes. Si la cause des Alliés courut ici un tel danger en 1941, c'est que l'Angleterre, pour être rompue mieux que quiconque à la politique orientale, avait peu fait pour le pays, pas plus pour sa structure que pour son âme. Dieu fasse que la même situation périlleuse ne surgisse pas demain, dans le nord par exemple ! »

LE PREMIER EXPORTATEUR DE DATTES

La vedette remonte le Chatt-el-Arab. La rive droite, c'est la Perse, et la production de l'Anglo-Iranian va emplir la flotte des pétroliers, là-bas, dans le port d'Abadan.

Bassora et les rives du Chatt-el-Arab ne sont qu'une palmeraie. Une palmeraie de 30 millions de palmiers. L'Irak exporte 400.000 tonnes de dattes par an, il fait 80 % de la production mondiale. Après le pétrole, c'est sa richesse. « Une richesse qu'aura célébrée le Prophète », précise l'Irakien qui abat la vedette devant un grand cargo norvégien descendant vers le golfe :

« Parmi tous les arbres — a dit Mahomet — celui-ci est béni : le palmier. Honore ton oncle, le palmier. Si je l'appelle ton oncle, c'est qu'il fut créé pour la création d'Adam. Le palmier ressemble à l'homme parce qu'il se tient droit comme lui, parce qu'il en est de deux sexes, parce que la femelle demande à être ensemencée. Qu'on lui coupe la tête, il meurt. Que son cœur ait à supporter un trop gros effort, il périra... »

A Margyl, la vedette défile entre un croiseur américain, qui, sur son corps mort, semble un œil ouvert, et une douzaine de cargos anglais, scandinaves, italiens, panaméens appontés sous les grands bras des grues. Le pilote cherche à se rappeler le pavillon français. Depuis la fin du mandat sur la Syrie, notre consulat de Mossoul a été déplacé à Bassora, centre du négoce.

La belle base aérienne de Margyl est amphibie. De gros hydros reposent près de l'aérodrome, qui reçoit plus de vingt avions par jour.

L'hôtel de l'Airport s'emplit soudain de commerçants indiens, de métis indonésiens, de planteurs hollandais, de familles pour Saïgon. Pour redevenir désert quand les « Constellation » lancent le vacarme du point fixe.

« Tout pour la façade, dira le valet de chambre chiite. On doit construire deux ailes avec quarante autres chambres. Pourquoi ? Avec leur rayon d'action, les avions modernes « couchent » de plus en plus rarement ici. »

Les dépenses publiques, il faut bien noter qu'elles soulèvent ici des critiques. A tort ou à raison ?

DIFFICULTÉS MATÉRIELLES

« Nous sommes pauvres. La guerre de Palestine nous a coûté cher. Elle a donné prétexte à une belle gabegie. Elle a privé nos exportations d'un des meilleurs marchés. Les fonctionnaires ont proliféré. De 3.000 en 1930, nous avons aujourd'hui 28.000 policiers, équipés comme l'armée et même mieux. Pour des travaux de prestige, exécutés toujours par des entreprises anglaises, on trouve de l'argent. Mais pour l'irrigation dans un pays qui donne deux récoltes annuelles de blé, d'orge, de maïs, de riz et, depuis vingt ans, de coton, on ne trouve guère de crédits. Ne parlons pas de l'instruction publique, ni de la lutte contre les maladies, ni de législations sociales... C'est à croire que les neuf dixièmes de la population aient besoin de la misère comme de la loi martiale, à la manière dont un poisson a besoin de l'eau. Notre budget, qui était de 2.000.000 de dinars (lequel équivaut à la livre sterling), passa à 19 millions en 1945 pour s'élever aujourd'hui à 32 millions. Les recettes ne suivent pas : les exportations ont baissé, la fermeture du pipe-line d'Haïfa prive les caisses de l'Etat d'une très grosse rentrée et la condition faite à nos Juifs n'arrange pas les choses. La banque comme le gros commerce sont entre leurs mains depuis toujours, et l'on fait tout pour leur rendre la vie impossible. Tout cela devant l'indifférence des puissances. »

Chez les commerçants d'Ashar on discute de la plus grosse importation irakienne après les voitures et l'outillage : les tissus.

« L'Irak importe quelque 60 millions de mètres de tissus, principalement de cotonnades, pour 7 millions et demi de sterling. Aux dernières statistiques l'Italie nous en vend pour 1.700.000 ; la Chine, pour 1.200.000 ; la Grande-Bretagne, pour 1.000.000. La Pologne vient de faire des offres intéressantes. La France pour 90.000 livres à peine. Pourquoi ? Vous nous proposez du trop beau ou du trop cher. Et sans vous être souciés du goût local. Les autres, ils envoient des agents respirer l'air de nos souks. Et cependant il y a de grosses possibilités pour la cotonnade ici. Quand nous en avons l'occasion, nous aimons acheter français. »

S'il s'ouvre sur le golfe Persique, l'Irak se ferme au nord de deux frontières, la turque et l'iranienne. Et par-dessus celles-ci l'Azerbaïdjan soviétique n'est qu'à 350 kilomètres de Mossoul.

L'Irak du Nord n'est plus arabe ; ils sont 20 % contre 72 % de Kurdes dans l'ancien villayet de Mossoul. Ce peuple indo-européen s'écartèle entre les cinq Etats : 1.600.000 Kurdes en Turquie, 900.000 en Perse, 800.000 en Irak, 260.000 en Syrie et 50.000 en U. R. S. S. C'est seulement en U. R. S. S. que les Kurdes jouissent d'une certaine autonomie, à tout le moins culturelle. Ces montagnards remuants et guerriers, difficilement assimilables, regimbent périodiquement contre les pouvoirs centraux qui, quand ils ne les massacrent pas, s'efforcent de minimiser leur importance numérique. Le traité de Sèvres avait prévu en 1920 un Etat indépendant du Kurdistan. La Turquie kémaliste vint balayer le projet des diplomates. Malgré les répressions des révoltes et les déportations le rêve s'accrochera toujours fermement à ces pics de 4.000 mètres. En 1945 les Kurdes adresseront un mémoire aux ministres des Affaires étrangères réunis à Moscou et un autre à la Conférence de San-Francisco.

LE PROBLÈME KURDE

Les autorités irakiennes nient l'existence d'un problème kurde. Mais à Mossoul il faut être sourd pour pouvoir l'ignorer. Les Kurdes de la ville, comme ceux qui vivent en tribus en soignant un armement passablement moderne, écoutent les émissions que Radio-Erivan donne chaque jour en langue kurde. En 1929, au cours d'un grand congrès, les Soviets permirent aux Kurdes de codifier leur alphabet. Et ceux d'U. R. S. S. ont aujourd'hui sinon leur autonomie et leurs fonctionnaires d'autorité, du moins une presse, une université et un lycée. Ce qui passe pour prodigieux déjà aux yeux des « minoritaires » des quatre autres pays.

On rencontre beaucoup de gens avisés (ne parlons pas de gouvernants) pour regretter que les puissances occidentales n'aient pas insisté pour que s'améliore la condition d'un peuple authentique d'une belle vitalité et qui foule la plus riche zone pétrolifère du monde :

« Communistes ou non (et par ici le nationalisme des minorités pactise fatalement avec le marxisme), si les Kurdes gardent un espoir, c'est dans l'U. R. S. S. qu'ils le placent. Les agents anglais peuvent travailler les tribus, et les « scientistes » américains prodiguer leur sympathie, si l'Occident s'en tient là, la propagande qui filtre d'Azerbaïdjan ne connaîtra à la longue que des succès. Remarquez que les leaders communistes de Syrie et d'Irak sont des Kurdes. Les Russes, eux, reconnaissent leurs qualités ! »

Mon interlocuteur de Mossoul tient à narrer une histoire du cru en m'accompagnant à la gare :

« Au prix de grands sacrifices, un pauvre paysan a fait de son fils un très grand lettré. Et Ali s'en va à travers le pays, lourd et fier de sa science. Dans un village un jour Ali rencontre un thaumaturge qui se prélasse, tant les gens le comblent de présents. Après l'avoir écouté, Ali, indigné, tente de mettre les villageois en garde. « Tu te prétends, toi, lettré ? », intervient le thaumaturge pris soudain d'inquiétude. D'un commun accord, il est décidé d'un concours qui permettra à la foule de juger. Sûr de lui, Ali laisse à l'imposteur le choix de l'épreuve. « Eh bien, comment écris-tu serpent ? Voyons... » Des plus beaux caractères possibles, Ali écrit sur le mur d'une maison le mot serpent. L'assemblée des fellahs reste silencieuse. Au tour du thaumaturge, qui, lui, dessine un gros reptile. La foule des villageois s'esclaffe en reconnaissant l'animal. « Quel est le meilleur de nous deux ? », crie le thaumaturge, que les villageois acclament. Et Ali est chassé à coups de pierre.

» Nous sommes encore souvent comme ces villageois, dans nos pays d'Orient. »

FIN

LE MINISTRE DE FRANCE AUX COURSES D'EL-MANSOUR : M. GEORGES BALAY.

Phot. F. Mégret.

TOMBEAU DE L'ÉPOUSE D'HAROUN-AL-RASHID.

LA « PELOUSE » ET LE TOTALISATEUR BILINGUE.

LA PORTE DU FUTUR MUSÉE DE BAGDAD.

L'ÉPANDAGE AUX PORTES DE BAGDAD.

LE CENTRE DES AFFAIRES : BANK STREET.

UNE SUSPENSION DE CRISTAUX S'INJECTE AUSSI BIEN QU'UNE SOLUTION DU MÊME MÉDICAMENT.

MÉDICAMENTS-RETARD

Le médicament-retard se définit comme celui qui, dans l'organisme, se maintient plus longtemps que le même médicament utilisé dans sa forme originale. Depuis quelques années, ces médicaments-retard se sont multipliés, et la perfection de certains d'entre eux justifie une vue d'ensemble.

Le problème est le suivant : pour être efficace pendant un temps suffisamment long, le médicament doit être pris à intervalles rapprochés ou utilisés à fortes doses. On conçoit que des injections répétées entraînent une servitude pour le malade et que des doses trop élevées provoquent la mise en jeu de tous les moyens d'élimination du sujet : rénaux, intestinaux, cutanés même. Il en résulte un gaspillage de produit, et cela n'est pas sans danger : ce surdosage momentané rapproche la dose employée de la dose nocive. D'autre part, la concentration du produit dans l'organisme tombe rapidement au-dessous de la dose utile et le médicament cesse d'être efficace. On voit que l'emploi de médicaments-retard peut donner de grands avantages : une seule injection médicamenteuse peut en remplacer trois ; dans certains cas, une injection par mois remplace quinze injections, parfois plus ; le médicament est employé d'une manière rationnelle, la dose « libérée » à chaque instant dans l'organisme est aussi près que possible de la dose utile et s'y maintient le plus longtemps possible. La dose initiale est très forte, mais le médicament n'est utilisé qu'à la demande de l'organisme, sorte de complicité entre le médicament et le malade...

Le mécanisme de la médication-retard peut se concevoir sous deux aspects. Dans l'un, le médicament est injecté ou inclus en masse dans l'organisme et on en ralentit la diffusion par la structure même du médicament-retard, par exemple ; dans l'autre, un médicament injecté ne pourra s'éliminer que lentement, soit du fait de son support, de son « excipient », soit par une action secondaire de la drogue ou d'une drogue associée sur le fonctionnement rénal, par exemple. On pourrait imaginer d'autres modalités de médication-retard : un médicament serait injecté à très forte dose et non utilisé, un second médicament, pris simplement par la bouche, au moment des besoins, viendrait mobiliser juste la quantité nécessaire au traitement.

Si l'on précise les moyens mis en œuvre pour réaliser ces médications-retard, certains nous apparaissent sous une forme mécanique : l'instillation goutte à goutte en est un équivalent simple et efficace. Dans certains cas c'est un artifice chimique qui transforme un médicament ordinaire en médicament-retard. La composition du médicament peut jouer un rôle, c'est l'exemple des insulines-retard ; la nature chimique du solvant peut intervenir, et c'est le cas, si important, des pénicillines-retard. La forme physique du médicament est un des moyens les plus ingénieux de ceux qu'on ait employés, inclusions dans le tissu sous-cutané de « pellets », c'est-à-dire de comprimés médicamenteux, et, récemment, injections de suspension de cristaux d'hormones ou de sels organiques de pénicilline.

Il est intéressant d'examiner de près quelques-unes des préparations-retard couramment employées : l'insuline-retard a constitué une réussite éclatante, déjà vieille d'une dizaine d'années, sous la forme d'insuline-protamine-zinc ; on peut préciser quelques chiffres : certains malades étaient obligés de s'injecter chaque jour de 80 à 120 unités d'insuline standard en trois ou quatre fois. Quel asservissement cela représentait pour eux et combien leur vie sociale en était limitée ! L'insuline-protamine-zinc permet de faire une seule piqûre par vingt-quatre heures. Il n'est pas rare que la dose utile d'insuline-retard soit inférieure de 20 à 25 % à celle de l'insuline ordinaire ; il a fallu, certes, une adaptation des malades et des médecins à la nouvelle forme médicamenteuse, mais, l'expérience étant acquise, son emploi ne comporte pas de difficulté plus grande que celui de l'insuline ordinaire.

LE « PELLET » LIBÈRE LE MALADE DE LA SERVITUDE DES INJECTIONS RÉPÉTÉES D'HORMONES.

Le problème du solvant-retard s'est posé avec acuité pour la pénicilline, la diffusibilité du médicament entraînant son élimination de l'organisme dans un temps très court. Deux ou trois solutions ont été proposées. En Amérique, le mélange de Romanski, mélange de cire d'abeille et d'huile, a donné de bons résultats. Il a un inconvénient certain : il est très épais, visqueux et adhérent, et son injection nécessite un réel tour de main et un matériel approprié. Les combinaisons pénicilline-procaïne paraissent plus faciles à employer. Elles donneraient d'excellents résultats. En France, un des premiers produits mis au point fut le polyvinyl-pyrrolidone en solution à 25 %. C'est une substance de polymérisation constituant « une énorme molécule pelotonnée sur elle-même, dont le poids moléculaire est de l'ordre de 25.000 » (Durel). Ses solutions à 25 % ressemblent tout à fait à une solution concentrée de sucre. Elles donnent comme solvant de la pénicilline de bons résultats, permettant de faire deux ou trois injections au maximum là où huit étaient nécessaires. Plus récemment, les sels organiques de pénicilline en suspension cristalline ont donné des résultats au moins aussi intéressants.

Les « pellets », comprimés d'hormones, donnent des résultats encore plus remarquables. Nous en donnerons deux ou trois grands exemples. Les inclusions sous-cutanées de comprimés de cristaux cortico-surrénaux synthétiques se sont montrées — au prix d'inconvénients des plus minimes — d'une efficacité absolument extraordinaire. On sait qu'il existe une maladie peu fréquente, mais grave, qui détruit les glandes surrénales. On pouvait pallier sa fatale évolution par des piqûres quotidiennes ou biquotidiennes d'extraits surrénaux. La mise au point de « pellets » d'extrait surrénal est une réussite exceptionnelle, puisque une seule intervention permet d'inclure sous la peau la dose pour six mois de traitement et plus, temps pendant lequel on voit le malade se transformer, présenter même les apparences de la guérison, jusqu'au moment où une nouvelle inclusion devient nécessaire. Cette méthode n'est pas sans défaut et il faut tenir compte que, chez certains sujets, les comprimés ne sont pas tolérés et sont expulsés, mais c'est l'exception. Il est beaucoup plus extraordinaire de constater que l'on peut inclure dans l'organisme une dose utile pour six mois sans que dans les premières semaines au moins se manifeste un effet de surcharge thérapeutique. On a préparé et utilisé de la même façon des comprimés synthétiques d'hormones masculines et féminines. Ils ont trouvé des applications remarquables d'efficacité dans ce qu'on peut appeler l'opothérapie croisée, dans laquelle un extrait féminin exerce une action freinatrice très puissante sur certaines maladies de la prostate, l'hormone féminine apparaissant comme antagoniste de l'activité prostatique. D'une manière très analogue, l'hormone masculine apparaît comme un puissant antagoniste dans certaines tumeurs des glandes mammaires. Dans tous ces cas, des inclusions de comprimés ont permis de substituer à des piqûres réitérées une intervention qui n'est faite qu'à des intervalles éloignés. Quelques inconvénients sont apparus ici par surdosage thérapeutique, et chez la femme, en particulier, l'utilisation de « pellets » d'hormones mâles ne va pas sans l'apparition de symptômes de masculinisation.

Mais cette technique est encore assez complexe puisqu'elle suppose une anesthésie locale et une incision pour loger les comprimés sous la peau ; de plus nous savons l'inconvénient de l'élimination prématurée des comprimés. Dans d'autres cas, leur utilisation demeure défectueuse par constitution d'une gangue fibreuse qui empêche l'absorption de la substance active. Tout récemment, une solution très brillante a été proposée. Il s'agit cette fois de cristaux d'hormones en suspension aqueuse. On les émulsionne par agitation, on les met en place par une banale injection intramusculaire, éliminant ainsi le risque d'expulsion et de non utilisation. La mise au point de tels médicaments a supposé une étude soigneuse de la dimension de ces cristaux, dimension qui conditionne leur vitesse d'absorption.

Ainsi nous sommes en possession d'une méthode générale de traitement dont on ne peut encore prévoir la limite. Elle est capable d'accroître nos possibilités thérapeutiques classiques. Elle peut en permettre de nouvelles.

R.-J. M.

NOS CAVALIERS A L'ÉTRANGER EN 1949

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL D. TRÉ-HARDY

Peut-être n'est-il pas négligeable, au moment où l'année commence, de signaler les déplacements de notre équipe officielle de concours hippique en 1949. En principe il s'agit de sport pur. C'est pour galoper sur les gros obstacles que nos cavaliers prirent part pendant la saison à dix-huit tournois internationaux, où ils remportèrent 56 premiers prix, dont 7 coupes des nations, et 280 autres prix. Mais la qualité de nos représentants, leur dynamisme et leur comportement dépassent largement le but qui leur était assigné. Commis pour mettre en valeur l'élevage français et l'excellence de notre équitation, ils furent en réalité les messagers de l'élite, et les nations qu'ils visitèrent attachèrent à leurs succès un symbole de courage et de continuité.

Pour suivre cette ambassade hippique il faut déployer la carte du monde. Harrisburg, New-York la virent triompher. Passant au Canada, elle gagne à Toronto la Coupe des Nations. Mexico lui réserve un accueil inoubliable. En mars, la voici au Caire enlevant la Coupe d'Or du roi. Nice la ramène en France.

C'est à Fontainebleau, au Centre national des sports équestres, que se recrute la majorité des champions. Là, sous le commandement du lieutenant-colonel Cavaillé, travaillèrent dans le silence, comme il est d'usage dans l'armée, quelques jeunes gens particulièrement doués. Ce sont des officiers. Les plus anciens s'honorent de beaux états de services, les nouveaux venus sortent de Coëtquidam. La pratique du sport entretient chez tous le goût du risque et le libre jeu des réflexes. Le Centre est un passage, une sorte d'antichambre de l'action.

La Fédération des sports équestres, à qui incombe le soin des désignations pour les rencontres étrangères, ne se borne pas à prélever dans l'armée des cavaliers réputés, elle choisit aussi les meilleurs gentlemen afin de former une équipe mixte civile et militaire. L'ensemble acquiert ainsi un caractère national dont l'éclectisme et la valeur sont unanimement appréciés.

Photographies « l'Année hippique suisse », Lausanne. Antonio. « Irish-Times ». Masrass et Turofsky.

S. A. le prince Bernhard Léopold des Pays-Bas présente le chef de l'équipe hippique française a S. M. la reine Juliana après la victoire de nos couleurs a Rotterdam (avril 1949).

La princesse Margaret d'Angleterre, le comte Ranieri di Campello, le lieutenant-colonel Cavaillé, chef de notre équipe, et le président Einaudi au concours hippique (Rome, mai 1949).

La foule mexicaine applaudit nos officiers (hotel de ville de Chihuahua février 1949).

Le lieutenant-colonel Cavaillé sur son cheval Marquis III a Dublin (avril 1949).

Au pied des Pyramides le lieutenant de la Sayette sautant sur Sirroco (avril 1949).

Au Caire, S. E. Kamal pacha remet la Coupe d'or du roi Farouk I^er^ a l'équipe de France.

A Toronto, en février 1949, nos cavaliers remportent avec brio la Coupe des Nations.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Un nouveau Balzac

L'ANNÉE du centenaire voit paraître une nouvelle édition de l'œuvre de Balzac qui ne manquera pas d'être remarquée. Ce sera une édition complète (publiée par souscription à « Formes et Reflets », 6, rue de Lisbonne), dont le premier volume vient de sortir. Mais l'ensemble des romans de Balzac n'y sera pas donné dans l'ordre où l'auteur lui-même les avait rangés quand il dressa le plan de *la Comédie humaine*. Est-il donc permis de rompre cet ordre que Balzac avait fixé ? Oui, répond M. Albert Béguin, auteur du classement nouveau. Et c'est peut-être se montrer profondément balzacien que de l'oser. Tel est l'avis du docteur des docteurs en érudition balzacienne, M. Marcel Bouteron. Il y a là un petit événement littéraire qui dépasse le cadre de la simple bibliographie.

Rappelons d'abord quel était le plan de *la Comédie humaine* tel que Balzac l'avait tracé, et comment celui-ci le justifiait. C'est en 1841 que Balzac choisit ce titre général de « Comédie humaine », et c'est en 1845 qu'il publia le catalogue des ouvrages qui devaient y entrer. Trois parties étaient prévues : *Etudes de mœurs, Etudes philosophiques, Etudes analytiques*. La première comprenait six livres : *Scènes de la vie privée, de la vie de province, de la vie de campagne*. Cela devait faire au total cent trente-sept ouvrages en vingt-six volumes. Mais un grand nombre demeuraient à l'état de projet, et quand le romancier mourut il s'en fallait d'un tiers que son œuvre fût achevée.

Toutes les fois qu'on en a fait une édition complète on n'en a pas moins gardé le plan dans lequel Balzac lui-même l'avait encadrée. Il semble que cela allait de soi. A-t-on même le droit de ne pas considérer le plan de Balzac comme intangible ? Oui, déclare M. Marcel Bouteron, à qui revient l'idée première du nouveau plan proposé par M. Albert Béguin.

Le plan de Balzac, dit M. Bouteron, fut un plan empirique, une solution de fortune. L'auteur de *la Comédie humaine* l'a dressé après coup, pour affirmer l'unité de son œuvre. En fait, quand il eut dressé ces beaux cadres, il y fit entrer les romans qu'il avait écrits, sans qu'il y eût toujours une raison impérieuse de mettre tel ou tel dans une division ou dans une autre. Cela est si vrai que sur quatre-vingt-dix romans achevés il y en a vingt au moins que Balzac lui-même a fait changer de catégorie, d'une édition à la suivante. L'œuvre, en somme, entre tant bien que mal dans ce plan systématique. Il n'est pas sacrilège de ne point l'y conserver.

Encore faut-il trouver un classement meilleur, et qui surtout soit d'esprit balzacien. Voici celui que Marcel Bouteron a suggéré à Albert Béguin. Il s'agit de reprendre les romans de Balzac dans leur ordre chronologique : non pas celui de leur composition ou de leur publication, mais l'ordre de succession des événements romanesques. C'est-à-dire que l'éditeur va mettre ensemble les romans qui se passent sous Napoléon, puis ceux qui se déroulent à l'époque de Louis XVIII, de Charles X, de Louis-Philippe. « Du coup, déclare Marcel Bouteron, voilà Balzac historien de son temps. Chaque roman y reprend sa date intérieure et cette coloration particulière d'une époque, d'un règne. » Balzac lui-même n'approuverait-il pas cette initiative ? Lui qui a écrit : « La société française allait être l'historien, je ne devais être que le secrétaire... Peut-être pouvais-je arriver à écrire l'histoire oubliée par tant d'historiens : celle des mœurs. »

Il restait pour mettre ce nouveau plan en œuvre quelques difficultés d'exécution. Quand un roman se déroule au cours de dix ou vingt ou trente années, laquelle de ces années choisir pour dater l'ouvrage ? La date qui compte plus que les autres, évidemment ; la date décisive. Mais la sûreté du choix exige une connaissance parfaite, plus encore un sens très subtil de l'œuvre de Balzac. On peut se fier là-dessus à M. Albert Béguin, dont le *Balzac visionnaire* n'est pas oublié.

Il y a autre chose. Les romans de Balzac ainsi constitués en une suite historique ne peuvent former qu'une chronique du XIX^e^ siècle. Il faut mettre à part soit les œuvres du passé, situées au moyen âge ou au temps de la Renaissance, soit les œuvres philosophiques, inclassables dans le temps. En attendant, la chronique commence à se dérouler. Elle débute par *Louis Lambert* et *la Maison du chat qui pelote*, deux histoires de la fin de l'Empire. La Restauration est ensuite représentée par plusieurs romans, dont *le Lys dans la vallée, la Fille aux yeux d'or, le Colonel Chabert*. Chacun d'eux est préfacé par un écrivain d'aujourd'hui, M^me^ C.-E. Magny, MM. André Billy, Marcel Brion, Gaëtan Picon, André Rouveyre, etc. Voilà Balzac commenté, exploré, révélé par maints esprits particulièrement aptes à nous le faire comprendre. Voilà toutes les chances données au géant du roman français pour qu'il gagne de nouvelles générations de lecteurs.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

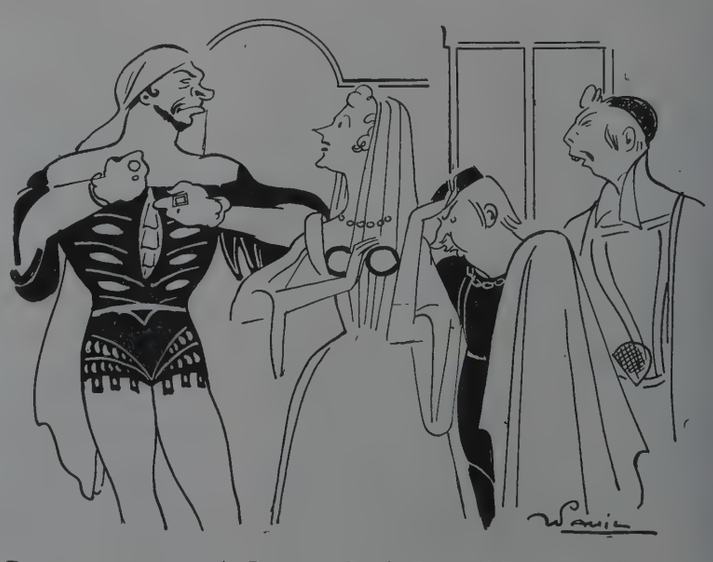
Othello

LA Comédie-Française ayant pour raison d'être et pour fonction de représenter régulièrement les chefs-d'œuvre dramatiques français ou étrangers inscrits à son répertoire, un nouveau texte d'*Othello* a été demandé à M. Georges Neveux. L'initiative était heureuse, et l'auteur de *Plainte contre inconnu* s'est fort brillamment acquitté de sa tâche. Dans une langue à la fois limpide et charnue, il nous a restitué un Shakespeare aussi proche que possible de l'original par la couleur et l'accent. Le grand Will ne peut supporter à la scène française ni la traduction littérale ni l'adaptation libre. La transposition par tout un système d'équivalences, aussi loin du « clair de lune empaillé » dont parlait Heine que d'une fantaisie irrévérencieuse, demeure la seule solution valable. C'est la méthode adoptée par M. Georges Neveux, et l'on ne peut que le féliciter de son excellent travail.

Restait le problème de l'interprétation. Pourquoi le drame d'*Othello* avait-il cessé depuis si longtemps d'être monté sur notre première scène ? C'est que le More de Venise n'y avait pas d'acteur à sa mesure. Nos aînés se souviennent de l'extraordinaire distribution qui au début du siècle réunit les noms de Mounet-Sully dans le rôle d'Othello, de Paul Mounet dans celui d'Iago et de M^mes^ Lara et Marguerite Moreno dans ceux de Desdémone et de Bianca. Cet incomparable quatuor est remplacé aujourd'hui par MM. Aimé Clariond et Debucourt, M^mes^ Renée Faure et Jeanne Moreau, tous quatre artistes de talent et qui, à maintes reprises, nous ont témoigné de leur savoir-faire. Sur le papier le choix semble irréprochable. Sur la scène il faut en rabattre. Nous avons vu il y a quelque deux ans au théâtre Marigny un tragédien suisse, M. Léopold Biberti, dans la peau d'Othello. Il nous arrivait précédé d'une grosse réputation ; il est reparti presque unanimement condamné par la critique. C'est que M. Biberti nous présentait un More du plus beau noir, à la diction rocailleuse et peu audible, et qui tenait à la fois du tirailleur sénégalais et du marchand de tapis arabe. Du moins avait-il pour lui la puissance, quelque chose de sauvage, et même d'hallucinant dans la sauvagerie, qui par moment réussissait à nous émouvoir. Avec M. Aimé Clariond il en va tout autrement. Il nous apparaît au début un peu mou, avec de-ci de-là des allures félines, plus proches à la vérité de l'Orient que de l'Afrique. Dans les scènes de jalousie il se déchaîne autant que le lui permet sa voix brisée jusqu'à l'éraillement (n'était-il pas enrhumé le soir de la générale ?). Mais il nous évoque un Levantin fraîchement sorti de son souk beaucoup plus qu'un prince numide. Et enfin, et surtout, la puissance lui fait à peu près totalement défaut. Je me suis laissé dire que lorsque, dans la terrible scène du troisième acte, Othello saisit Iago à la gorge, Mounet-Sully empoignait son frère d'une seule main et donnait l'impression de pouvoir le soulever de terre. M. Aimé Clariond est bien loin de nous donner une impression pareille. Au dernier acte, lorsqu'il étrangle Desdémone, il est impossible de croire à un meurtre aussi promptement expédié. En résumé, sa composition est intelligente, nuancée et concertée tant que l'on voudra. Elle ne nous livre pas un Othello dans l'esprit shakespearien.

Cette première erreur de distribution va de pair avec une autre, qui nous fut offerte par M. Jean Debucourt. J'ai assez souvent ici fait l'éloge de ce grand comédien pour pouvoir affirmer qu'à mon sentiment son Iago n'est guère acceptable. Son machiavélisme ne nous convainc pas, son élégance naturelle est constamment mal à l'aise. Molière, Marivaux, Beaumarchais, voilà ses auteurs, non Shakespeare. Et si dans le rôle épisodique de Bianca M^lle^ Jeanne Moreau confirme les promesses qu'elle nous a données en diverses occasions, M^lle^ Renée Faure, malgré son admirable voix de tragédienne, n'est pas aussi touchante que le réclame le rôle un peu sacrifié de Desdémone. Elle ne se tient pas en deçà mais au delà de l'effet à produire. Et je ne pense pas qu'elle ait exactement le physique de l'emploi.

Je n'insisterai pas sur le reste de l'interprétation, honorable, pour sûr, dans l'ensemble, mais molle et trop en marge de la vraie tradition shakespearienne. Je me bornerai à louer décors et costumes de M. A.-M. Cassandre, les premiers pour leur sobre ordonnance, les seconds pour leurs coloris agréablement contrastés, et je conseillerai discrètement à nos Comédiens-Français d'assister, pour information, à quelques représentations de l'Old Vic Theater de Londres.



DE GAUCHE A DROITE : A. CLARIOND, RENÉE FAURE, J. DEBUCOURT, MEYER.

LA MUSIQUE

PAR ROBERT KEMP

Le Crépuscule des dieux

Non, il ne faut pas dire que le temple d'Angkor a trop de tours, que le mammouth a des défenses trop longues et l'ichtyosaure quelques vertèbres de surplus ! Je n'énoncerai pas d'impiétés contre le monumental *Crépuscule*, géant des âges révolus. Il nous accable de beauté. Sans doute il prend de la patine ; les thèmes qui y sont scellés, comme les blocs des Pyramides, paraissent d'une géométrie un peu rude, angulaire plus souvent que courbée ; le diatonisme y est ingénu et opiniâtre... En écoutant nous sentons monter de nos cœurs un élan de gratitude envers Fauré, Debussy et Ravel, qui nous ont arrachés à la tyrannie wagnérienne, à la dictature teutonne... Oui, mais vénérons cette grande chose, toute palpitante de génie. Voilà l'Ezéchiel de la musique. Plongés dans ce flot sonore, nous ne discutons pas. Les retours obstinés de la Malédiction de l'Anneau et du Pacte, des sonneries de Siegfried, quand ils vont nous fatiguer, surgissent tout à coup les fraîches volutes du chant de l'oiseau, les accords mouillés des fêtes du Rhin et les tendresses de Sieglinda... Quelle variété, quelle majesté !... Comme il croyait ce qu'il disait, le « Nibelung » Wagner ; comme il prenait au sérieux ce grand conte symbolique, cet anneau d'or capitaliste, ce Walhalla et les épieux ferrés, les boucliers retentissants... Il ne plaisantait pas avec ses symboles... De fait, ils écraseront peut-être le monde. Ne soyons pas familiers avec le *Crépuscule*. Ne chatouillons pas le lion.

L'Opéra a noblement représenté — et contre tempête et raz de marée ! — l'œuvre géante. Je ne dirai pas que la mise en scène de la catastrophe m'ait semblé heureuse. Sa gaucherie même est à l'extrême de la gaucherie ; et l'on n'y retrouve à peu près rien de ce que nous dit l'orchestre... Mais les paysages rhénans, au temps préhistorique, quand les collines n'étaient pas hérissées de vignes, ont une vraie poésie... Et puis, c'est la musique qui compte. Elle a été bien servie. Par l'orchestre d'abord... Rétabli dans la disposition que lui avait donnée Messager, voilà bien quarante ans, il est d'une transparence idéale. Enfin, c'est notre orchestre... Je pense que pour une cérémonie aussi importante et pour montrer que la grève ne les avait pas rouillés, les titulaires étaient tous présents. Virtuoses parfaits, disciplinés, maîtres de leur sonorité, ils ont joué merveilleusement, des cuivres aux quatuors. On ne perdait pas une note. L'air circulait entre les groupes sonores; les dessins mélodiques ne se nouaient jamais; pas d'empâtements grossiers... Un ballet dont la chorégraphie est limpide et souple. Quel chef, M. Georges Sebastian! L'un des plus grands, à coup sûr, qui soient montés à ce pupitre. Il me fait penser à Mottl, à Weingartner... Il se dépense avec un enthousiasme enivré. Mais l'agitation de ses bras, de tout son corps, du masque même sur qui est la musique, est toujours efficace. Sa pensée, sa volonté passent directement à l'exécution. Vocalement, ce fut très beau aussi. On ne rêve pas de Brunhilde supérieure à Mme Flagstad. Voix immense, égale comme le clavier de l'orgue, avec, dans le timbre, ce charnel, ce lumineux que n'ont pas les tuyaux de métal. Un souffle illimité ; et le style le plus pur, la musicalité à la fois la plus respectueuse et la plus libre. C'est une artiste qui aura son rang dans l'histoire de l'art. Souffrant, M. Lorenz a accompli la prouesse de chanter jusqu'au bout et de mener à bien, à force d'art vivant, le récit de Siegfried. Quant à Mme Dorée, à MM. Schaeffler et Weber, ils ont des voix fortes et des timbres magnifiques. Je les avais applaudis l'avant-veille dans *la Walkyrie*, une des meilleures représentations dont je me souvienne. Le rôle de Siegmund avait été chanté à l'improviste par un ténor français, M. Verdière, qu'on utilise peu et qui y a été tout à fait digne de ses grands camarades étrangers. Il faut savoir administrer ses richesses ; ne pas les laisser dans le noir des tiroirs. M. Verdière n'est pas à son rang.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Mitchourine

Après Eisenstein et Poudovkine, Alexandre Dovjenko est le meilleur réalisateur soviétique. On se souvient encore de *la Terre*, un des derniers et des plus beaux films muets, éclatant d'un panthéisme lyrique. Son premier parlant, *Ivan*, avait déçu, mais les Russes se heurtaient alors à des difficultés techniques considérables. Depuis il s'était consacré au montage de documentaires et d'actualités. *Mitchourine*, achevé au début 1949, était attendu avec impatience à la suite du grand prix que lui avait accordé, pour la couleur, le jury du festival de Marianské-Lazné.

C'est une biographie légèrement romancée du botaniste russe qui a vécu de 1855 à 1935 et dont les conceptions ont été reprises avec l'éclat que l'on sait par le généticien Lyssenko. Le sujet était ingrat : la vie d'un homme de science a rarement un attrait spectaculaire. Dovjenko n'a pas tenté le moins du monde d'éclairer le spectateur sur les problèmes de l'hybridation ; il s'est borné à faire énoncer à Mitchourine ses découvertes sur un ton hargneux et dogmatique et à les faire contredire, d'une manière encore plus désagréable, par un professeur ridicule et odieux. A se fier au film, l'atmosphère des discussions scientifiques n'a pas varié du régime tzariste au régime soviétique : le moins qu'on en puisse dire est qu'elle est pénible.

En revanche le scénario reflète fidèlement les tendances actuelles de l'U. R. S. S. : chauvinisme délirant (tous les grands savants sont russes, les étrangers se bornant à piller ou à exploiter leurs découvertes), xénophobie et anticléricalisme mesquins (les Américains et le pope sont des caricatures à peine supportables par leur grossièreté), flagornerie éhontée à l'égard du pouvoir (Mitchourine déclarant à la fin de sa vie qu'il se trouve récompensé au delà de ses espérances par un télégramme de félicitations de Staline). Depuis le *Pasteur* de Sacha Guitry je n'avais pas vu d'hagiographie d'une platitude aussi parfaite. Il suffit de la comparer à un film américain moyen, comme le *Thomas Edison*, de Clarence Brown, pour être frappé par la décadence du cinéma soviétique sur le plan intellectuel.

Le seul intérêt de *Mitchourine* consiste dans l'utilisation de la couleur. Dovjenko a eu l'excellente idée de traiter chaque séquence dans une seule couleur dominante. Il impose ainsi une unité plastique qui renforce l'unité dramatique. De plus certains paysages sont de toute beauté. Le trop court fragment qui montre l'éclosion des fleurs au printemps retrouve la force d'inspiration de *la Terre*.. Toutefois le procédé Agfacolor (baptisé Sovcolor pour la circonstance) ne donne pas de résultats techniquement aussi parfaits que lorsqu'il était employé par les techniciens tchèques dans *la Fleur de pierre*, film soviétique tourné dans les studios de Prague : de nombreuses franges brouillent les couleurs ou bien celles-ci se neutralisent dans des teintes grisaille et sépia peu agréables à l'œil.

Cela dit, le refus de la censure française d'accorder son visa pour l'exploitation commerciale de *Mitchourine* est indéfendable. Loin de présenter un danger quelconque pour l'ordre public, ce film constitue une contre-propagande efficace en faisant éclater la sottise d'un art esclave des consignes officielles. Sans doute les représentants des ministères aimeraient boycotter les films soviétiques en représailles du refus de l'U. R. S. S. d'acheter un seul film français, à l'exception de *la Bataille du rail*. Mais il ne leur appartient pas de le faire par le truchement d'un organisme dont ce n'est pas la mission.

Mitchourine repousse les propositions d'un businessman américain.

Le savant expose a des paysans russes les résultats qu'il a obtenus.

PETITES CHRONIQUES

AU CERCLE DE LA FRANCE D'OUTRE-MER

Inaugurant les nouveaux locaux du Cercle de la France d'outre-mer, aux Champs-Elysées, M. Vincent Auriol s'est attardé quelques instants en compagnie de « jeunes citoyens » de l'Union française, ainsi qu'il s'est lui-même exprimé... Assis devant le président : MM. Edouard Herriot et Letourneau, ministre de la France d'outre-mer ; derrière lui, le général Chevance-Bertin, conseiller de l'Union française, qui fut le premier président du Cercle, avant M. Durand-Réville.

[RECORD DE LONGÉVITÉ ?

La petite commune d'Avoise, dans la Sarthe, compte parmi ses six cents habitants vingt personnes ayant passé le cap des quatre-vingts ans, y compris le maire. Pour fêter ce peu banal record de longévité, les octogénaires d'Avoise se sont réunis dans un banquet à l'issue duquel le maire leur a souhaité longue vie !

LIÈGE REND HOMMAGE A RACINE

La ville de Liège a célébré avec beaucoup de ferveur le 250e anniversaire de la mort de Jean Racine. Une messe a été dite en l'église Saint-Jacques par le R. P. Paul Fasbender, aumônier du groupe théâtral les Compagnons de Saint-Lambert, qui accueillirent souvent naguère Jacques Copeau et Henri Ghéon. L'organiste Pierre Froidebise exécuta des fragments de la musique de J.-B. Moreau pour *Esther*.

LÉGION D'HONNEUR

Nous relevons la promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur au titre de l'Industrie et du Commerce de M. Gaston Chausson, président directeur général de la Société des usines Chausson, vice-président du Syndicat des fabricants d'équipements automobiles.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

PARIS SOUS L'OCCUPATION :

Major Borchers, *Abwehr contre Résistance,* traduit par René Breiz (Amiot-Dumont, 206 pages). Récit d'un drame de la Résistance vu du côté allemand. Un officier de l'Abwehr (service de contre-espionnage de l'armée allemande, qu'il ne faut pas confondre avec la Gestapo) relate le film des opérations qui amenèrent la découverte du Réseau Interallié et l'arrestation de ses membres, dont beaucoup furent livrés par une Française, la « Chatte », condamnée au châtiment suprême par une cour de Justice.

Ce témoignage (dont l'auteur a été mis hors de cause après enquête par les autorités alliées) nous introduit dans le fonctionnement intérieur de l'organisation secrète dont l'activité a coûté la liberté ou la vie à tant des nôtres. Il nous initie aux rivalités de services, aux manies bureaucratiques allemandes, au comportement odieux ou ridicule de certains chefs. Une note gaie dans cette succession de scènes sinistres : le « montage » de l'opération dite « Bal de l'Opéra ». Un piège est tendu à un chef du réseau devant une station de métro de la place de l'Opéra. Pour ne pas éveiller les soupçons, l'Abwehr dispose sur la place des agents occupés en apparence à photographier l'Opéra sous tous ses angles, et de faux « couples d'amoureux », recrutés pour la circonstance, et dont le stationnement ne surprendra personne... Mais cette mise en scène ne sert de rien, car l'homme qu'on attendait ne paraît point...

« Nous autres, Allemands, conclut l'auteur, nous sommes ceux qui savent le mieux où conduisent l'arbitraire, la folie des masses, l'absence de liberté. Nous avons vu ce que devient un homme qui n'est plus maître de ses décisions. »

LA TRADITION PROVENÇALE :

Marcel Provence, *Nouvelle Histoire du santon,* préface d'Henri Bosco (Edit. Tacussel, Marseille, 48 pages), illustrations de Dellapiane et Etiennette Gilles. Est-il trop tard pour parler des santons de Noël ? Non, puisque ce n'est qu'à la Chandeleur que ces petits personnages d'argile désertent la crèche. Et qui est mieux qualifié pour nous confier leurs secrets que Marcel Provence, qui a voué au folklore de sa petite patrie sa patience d'érudit et sa fantaisie de poète ? Il nous conte l'histoire de la crèche, celle des santons et celle des santonniers.

Pour le Provençal classique, les santons au foyer sont les dieux lares qui protègent *l'oustau.* Ces petits personnages sont familiers et sociables. Leur polychromie naïve conserve les vêtements du pays. Le gardien de troupeau porte le pantalon et la veste de cadis, le manteau de cordeillas. Par obligation, le ramoneur sera toujours vêtu de noir, et le farinier de blanc ; l'aiguiseur a besoin du grand tablier et du chapeau de soleil. La poissonnière marseillaise a perdu son galant jupon piqué et son casaquin ; mais elle garde le mouchoir sur la tête, le fichu sur la poitrine et ses étonnants bas de laine violets... Les santons sont à la fois des ancêtres et des contemporains.

ALBERT MOUSSET.

COURRIER MUSICAL

On se sent perplexe devant la multiplicité des publications. Choisir devient un cas de conscience. Il faut s'y résoudre cependant, et je me bornerai à quelques ouvrages dont la parution me semblait s'imposer.

Précieux instrument pour les fervents de musique religieuse, l'*Oratorio,* de Félix Raugel (Larousse), répond à une nécessité. Il aidera les animateurs de concerts spirituels soucieux de connaître les origines, l'histoire et le catalogue d'un genre cultivé de tout temps par les grands musiciens, et qui, débordant les sanctuaires, trouve audience dans les salles profanes. L'auteur ne disposait que de 150 pages et ne s'est pas borné pourtant à la simple nomenclature : l'analyse des formes et du style, le jugement critique éclairent le goût et guident le choix.

Claude Rostand, qui opposa quelque démenti à Paul Landormy dans son récent livre sur Brahms, comble une lacune avec son *Richard Strauss* (La Colombe). C'est encore par ses dimensions (128 pages) un petit livre ; mais si l'on rappelle que nous ne possédions pas en France — hormis quelques études — de biographie du célèbre Munichois, il devient inutile, en attendant un complément de plus vaste envergure, de souligner l'efficacité de cette monographie. Telle qu'elle se présente elle retient l'attention par la clarté de son plan biographique suivant étroitement la chronologie des compositions, et par le résumé analytique des œuvres, principalement en ce qui touche au répertoire dramatique, si important dans la production straussienne. S'il est vrai, comme l'affirmait Debussy, « qu'il n'y a pas moyen de résister à la domination conquérante d'un tel homme », son jeune biographe nous en persuade aisément, car on le sent épris du sujet traité. La liste des œuvres de Strauss se compose d'elle-même à la lecture, et l'auteur la complète, *in fine,* par une bonne discographie.

Le dernier ouvrage de Serge Moreux est consacré à *Bela Bartok,* sa vie, ses œuvres, son langage (Richard Massé). Il dépasse la vulgarisation, et c'est au terme d'initiation qu'il faut faire appel à son propos ; je ne saurais trop le recommander à ceux qui, ignorants du grand musicien magyar, craignent de s'aventurer seuls sur un territoire inconnu d'eux; sa lecture les aidera à vaincre leur timidité et sera la meilleure préparation à l'audition de concerts. Le travail analytique de Serge Moreux est une habile interpénétration de la psychologie et de la technique; aucune aridité pourtant en ce mince volume qui prête à de fructueuses méditations et peut agir sur certains professionnels avertis à la façon d'un projecteur tirant de l'ombre des recoins demeurés encore obscurs dans les intentions du compositeur et la genèse de quelques-unes de ses œuvres. Serge Moreux nous révèle la jeunesse, les années de formation musicale de Bartok à Budapest, dont nous savions si peu; il souligne son évolution à travers les recherches successives, « du folklore authentique au folklore imaginaire » ; il nous mène jusqu'à sa fin, à la fois sereine et combative, dans l'exil d'Amérique, quelques mois après la paix européenne. Il nous donne en conclusion « les leçons techniques de Bartok », enrichies du catalogue de ses œuvres.

Et voici, dernier venu de la collection Arts, Styles et Techniques, le magistral ouvrage de Norbert Dufourcq, *la Musique française* (Larousse), d'une densité et d'une concision quasi paradoxales ; il fallait la science musicale, l'érudition et le rigoureux esprit de synthèse d'un tel maître pour réaliser la tâche : toute l'histoire de la musique française, son évolution, ses âges d'or, son influence, en moins de 400 pages, avec d'abondantes illustrations, un index biographique et une bibliographie des principaux ouvrages musicologiques de langue française. En somme, une encyclopédie miniature, un aide-mémoire ou les tiroirs aux recherches s'ouvrent vite et un ensemble de jugements que leur précision, leur clarté, leur objectivité font nôtres.

L. MAURICE-AMOUR.

M. J.-L. VAUDOYER ACADÉMICIEN

Au fauteuil d'Edmond Jaloux, l'Académie française vient d'élire M. Jean-Louis Vaudoyer, qui l'a emporté au second tour de scrutin sur M. Gabriel Marcel, le duc de Lévis-Mirepoix et M. Jules Bertaut. Le nouvel académicien, qui est né en 1883, appartient à une famille d'architectes réputés. Lui-même a toujours témoigné d'un vif intérêt pour les arts plastiques. Il a été conservateur du musée Carnavalet et a publié de nombreuses études de critique et d'histoire de l'art. Poète, romancier, essayiste, conférencier, il a abordé avec bonheur des genres divers. Il a visité plusieurs pays, mais s'est montré surtout épris de l'Italie.

M. J.-L. Vaudoyer a été de 1941 à 1944 administrateur de la Comédie-Française, où il a monté *le Soulier de satin,* de Paul Claudel, et des pièces de Cocteau et de Montherlant.

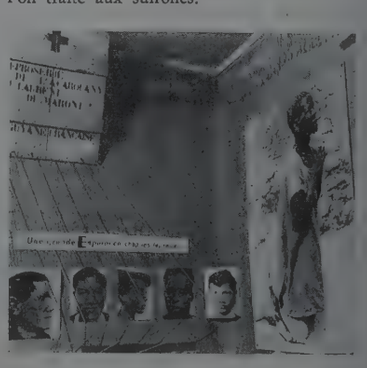
NOUVELLES RELIGIEUSES

Conférences de l'Institut catholique.

Les Amis de l'Institut catholique de Paris ont organisé à la salle de l'Alliance française une série de conférences dont l'ensemble constitue une sorte de vue panoramique de la science contemporaine. Ces conférences réunissent chaque fois plusieurs centaines d'auditeurs et marquent l'intérêt du public cultivé pour les grandes questions scientifiques et philosophiques de l'époque envisagées sous l'angle chrétien. M. André George avait pris pour sujet : « Clartés et Mystères dans la connaissance scientifique » ; M. Albert de Lapparent : « Grandeur et Mystère de la terre ». Sous la présidence du duc de Broglie, M. Leprince-Ringuet a parlé de l'énergie atomique et de l'emprise de l'homme sur la matière. Le 17 février le chanoine Lemaître, de l'Université de Louvain, Paul Claudel présidant, exposera « une Conception scientifique de l'univers », et le 21 mars, sous la présidence de S. Exc. Mgr Feltin, le R. P. de Broglie traitera : « Certitude de science et certitude de foi. »

Missions des Iles.

« Missions des Iles. » Ces mots font rêver et transportent deux siècles en arrière, au temps de la marine à voile. Malheureusement l'exposition du 109, rue de Vaugirard, présentée par trois congrégations de religieuses, nous ramène au grave problème de la lèpre. Cette maladie est rare en Europe, à tel point que les cas soignés dans nos hôpitaux viennent tous de la Réunion, des Antilles, d'Indochine et, plus exceptionnellement, d'Afrique. Cent mille malades sont actuellement en traitement. Le diagnostic précoce se fait par la recherche dans la muqueuse nasale du bacille de Hansen, et l'on traite aux sulfones.



PANORAMA RADIOPHONIQUE

Louis Ganne n'occupe peut-être pas dans l'histoire de la musique la place à laquelle son œuvre lui donne droit. Cet excellent élève de Dubois et de César Franck est surtout connu comme compositeur d'opérettes, genre réputé facile, mais à tort. Pour plaisanter en musique, sans sombrer dans la vulgarité ou la grossièreté, il faut avoir l'esprit fin et averti.

En dehors des *Saltimbanques,* on doit à ce compositeur l'opéra-comique: *Hans, le joueur de flûte,* qui fut créé il y a quarante-quatre ans à Monte-Carlo. L'orchestre radio-lyrique et les chœurs viennent de l'enregistrer puis de le diffuser en « différé ». Il est si facile maintenant de conserver le son de la voix humaine et des instruments que l'on peut ensuite faire vibrer de nouveau à volonté ; tout doucement cette habitude s'implante. Et l'on peut ainsi fixer, sinon à jamais, tout au moins pour un long temps, un moment de la vie qui perd alors son caractère fugitif. Le joli conte qui évoque un généreux flûtiste sorcier allant purger une ville corrompue de ses éléments égoïstes et assurer le bonheur de deux amoureux en introduisant la poésie dans la vie étroite des riches habitants de la cité offre une philosophie souriante qui n'est pas sans analogie avec celle des *Maîtres Chanteurs* de Wagner. La musique épouse à merveille le texte de Vauclair et Mitchell. L'accent belge savoureux, qui place la pièce dans le cadre flamand voulu, rehausse le chaud coloris de cette œuvre simple et poétique dont l'interprétation a été réglée avec le plus grand soin. Nadine Sautereau s'est montrée une délicieuse Lisbeth à la voix fraîche et René Lenoty, un poète qui sait vivre d'amour et d'eau claire. Germaine Corney, Mireille Berthon, Willy Clément, Gilbert Moryn complétaient la distribution.

THÉATRE

Destin à vendre, comédie en trois actes, que vient de créer le théâtre des Noctambules, est la première pièce de M. Paul Herenne. Croyez-vous qu'on puisse échanger son destin comme, par exemple, ses chaussures ? C'est ce que font deux jeunes gens, Robert et Marc, avec la complicité d'une troupe de comédiens ambulants, et l'affaire menace de tourner mal. Rassurez-vous, il ne s'agit que d'une bluette, et tout s'arrange. M. Paul Herenne a certainement beaucoup pratiqué le théâtre de Musset, ce qui est peut-être plus original aujourd'hui que d'emboîter le pas à Giraudoux. Mais il a tort de penser que pour le moderniser, tout en lui gardant son atmosphère de rêverie poétique, il suffit de lui ajouter un peu de sirop. Bref, M. Herenne est un auteur aimable, facile, qui ne répugne pas à une convention de bonne société, et qui ne bouleversera certes pas la scène française, mais qui pourra trouver des auditrices charmées chez les dames patronnesses, les oies blanches et les pécheresses repenties. MM. Maxime Léry et Philippe Harenil animent du mieux qu'ils peuvent ce conte sans prétention, où Mlle Lise Topart se manifeste comme une belle rose poivrée au milieu d'innocentes pâquerettes.

YVES GANDON.

LES SPECTACLES

ATHÉNÉE - LOUIS JOUVET

LE

TARTUFFE

DE MOLIÈRE

LOUIS JOUVET - PIERRE RENOIR

LOCATION OUVERTE DE 11 à 18 h.

PALAIS-ROYAL

LES SURPRISES D'UNE NUIT DE NOCES

ATELIER

LE BAL DES VOLEURS

JEAN ANOUILH

NOUVELLES INVENTIONS

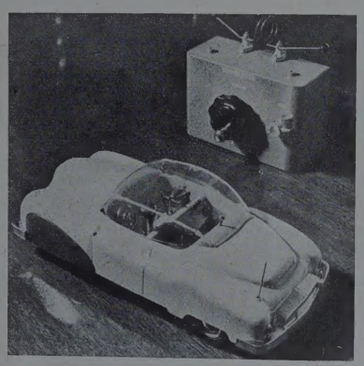
CHAUFFAGE ÉCONOMIQUE

Le prix élevé des combustibles incite les techniciens de la chaleur à en rechercher l'utilisation la plus avantageuse possible. C'est ainsi qu'un nouveau système de chauffage économique est actuellement expérimenté par plusieurs entreprises américaines de construction. Il consiste à utiliser comme conduits d'air chaud tous les espaces vides à l'intérieur des cloisons et des plafonds. La seule tuyauterie utilisée est celle qui relie la chaudière à un « réservoir de chaleur », qui envoie l'air chaud à travers murs et plafonds, de la cave au grenier. On assure même que l'installation peut être adaptée, grâce à de légères transformations, à toute construction ancienne.

C. T.

UN JOUET RADIOGUIDÉ

Deux « moins de vingt ans » ont construit à Berkeley, en Californie, cette auto miniature qui peut avancer, reculer et tourner dans tous les sens par l'intermédiaire du poste de radio ci-dessous.



2.800 CLOUS A LA MINUTE

La confection des caisses et emballages en bois est désormais considérablement accélérée grâce à la mise au point, aux Etats-Unis, d'une « machine à assembler » capable d'enfoncer vingt-quatre clous à la fois à la vitesse de cent vingt coups à la minute.

Chargée à l'aide d'un réservoir oscillant qui vérifie la position des clous avant leur utilisation, la nouvelle machine peut opérer sur des surfaces atteignant 3 mètres carrés et est utilisée dans la construction des panneaux pour maisons préfabriquées.

C. T.

CHAUSSURES DÉMONTABLES

C'est une Américaine qui a conçu ces chaussures démontables d'une grande ressource pour la coquetterie féminine. Suivant la toilette portée, les chaussures peuvent être transformées en posant sur la semelle, grâce à un dispositif breveté, l'un des dix dessus prévus. Les talons eux-mêmes se démontent : après le bal, la danseuse fatiguée les met simplement dans son sac !

P. S.

TEINTURE RADIO-ACTIVE

Grâce à un procédé récemment breveté par une firme commerciale américaine les substances radio-actives viennent de faire leur entrée dans l'industrie.

La nouvelle invention permet de teindre en cuve les tissus de rayonne. Ceux-ci sont imprégnés d'un composé soluble à base de substances radio-actives avant d'être exposés aux radiations. Une réaction photochimique permet à la substance radio-active de devenir partie inhérente du tissu, et la couleur provenant de la réaction est ainsi fixée de façon permanente.

En une seule opération la rayonne est teinte, apprêtée et séchée à raison de 270 mètres à la minute.

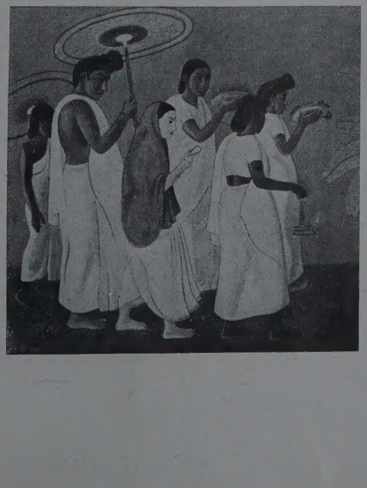
A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Krishna Hebbar continue la longue et magnifique tradition des grands peintres et décorateurs de l'Asie. Ce peintre indien, qui s'est formé à Bombay, a pu voir certaines œuvres de l'art occidental, notamment des peintures de Cézanne, de Gauguin ou de Van Gogh. Toutefois il ne subit guère leur influence et se laisse aller au charme de la peinture asiatique, à ses recherches de pureté dans les lignes, dans le jeu des arabesques ou dans la simplification des formes.

Car l'art oriental est un art de synthèse, et c'est ce qui contribue, pour une large part, à sa grandeur et à sa noblesse.

Krishna Hebbar est en plus un fin coloriste, et s'il recherche dans ses peintures l'eurythmie de la composition il se montre un artiste raffiné par le choix délicat et nuancé de ses coloris : c'est le fait d'un harmoniste. Hebbar expose ici des huiles, mais il semble avoir une prédilection pour la gouache, technique picturale qui convient parfaitement à son talent. Il y a particulièrement une *Scène de marché,* gouache saisissante de vie et exquise dans ses tonalités aux harmonies passées, qui se rattache à la plus grande tradition de ses ancêtres. Aussi bien dans ses scènes réalistes que dans ses compositions religieuses ou dans ses portraits, Krishna Hebbar se montre un peintre original et d'un très grand talent : il affirme la permanence de la vieille civilisation indienne en même temps qu'il symbolise l'Inde nouvelle. (Galerie La Licorne.)

Un réalisme direct, une force de concentration et d'exécution technique, une nostalgie que relève une certaine poésie, telles semblent être les qualités essentielles de l'art d'Agnès Nanquette. Son contact avec Bernard Buffet lui fait préférer les tonalités sourdes, les noirs vibrants, les verts sombres, les gris soutenus, les bruns. Le paysage, la nature morte, le portrait semblent ses modèles de prédilection. Et dans chacune de ses toiles Agnès Nanquette met une sorte de gravité implacable qu'elle paraît ressentir au contact de toute chose de la nature.



Sirdar H. S. Malik, ambassadeur de l'Inde en France, inaugure l'exposition de Krishna Hebbar, dont on voit ci-contre la « Procession religieuse ».

BUDGET DE LA MALADIE

Jusqu'à nos jours, chacun s'est efforcé de trouver dans ses ressources les fonds nécessaires pour subvenir aux besoins qu'exigeaient ses maladies ou celles des siens. Souvent la charité seule palliait le pire : parents et amis, voisins et médecin aidaient à passer le cap difficile. Cela laissait une énorme marge de misère.

Le monde hostile au dirigisme, comme on sait, tend pourtant constamment à s'organiser et l'on a vu naître l'Assistance publique, les multiples associations mutualistes, les assurances contre les maladies garanties par des compagnies privées, et finalement la Sécurité sociale. Celle-ci n'est pas un monstre spécifiquement français, mais un phénomène naturel qui s'est développé parallèlement dans le monde entier. C'est qu'il ne s'agit pas d'un caprice, mais d'une nécessité et de la plus puissante de toutes : d'une nécessité économique. Il y a un siècle en effet — et plus récemment même — la médecine était surtout expectante ; des mots sont restés : sirop, loch, électuaire, pilule, bol, onguent, opiat, cent autres, mais combien de médicaments ? Combien peu !

Sagesse de nos anciens ? Ignorance surtout : les simples mêmes dont nous tirons des merveilles n'étaient utilisés que bien imparfaitement, le quinquina et la digitale (que les médicaments les plus modernes égalent mais ne surpassent pas) n'avaient pas la place royale qu'ils méritent et qu'on avait pourtant donnée au gaïac... !

En tout cas, la médecine se faisait pour les riches, ou pour peu d'argent, voire pour pas du tout, et c'était chose facile : le médecin ne refusait jamais ses soins, la note de l'apothicaire était courte et... l'on mourait jeune. On veut maintenant mourir le plus tard possible et, en réalité, l'âge moyen s'est accru, mais au juste prix : il n'est plus de petite maladie. On sait qu'une intervention rapide peut être à l'origine des plus beaux succès thérapeutiques et l'on met en œuvre la radiographie et le laboratoire de plus en plus souvent, de plus en plus facilement ; on sait que rien ne sert de faire étalage d'un prétendu « flair clinique » et qu'il vaut beaucoup mieux demander à temps la « réaction » décisive. Cela se paie. Le diagnostic fait, le chirurgien réclame des auxiliaires de plus en plus nombreux pour l'anesthésie, pour la transfusion, pour mille soins nouveaux dont dépend le succès opératoire. Si la maladie ne demande pas l'intervention du chirurgien, elle demande au moins l'emploi de l'une des nouvelles merveilles de la pharmacie ; au décours de la maladie le recours au spécialiste va s'imposer, un nouvel appel au laboratoire n'est pas rare ; s'il s'agit d'un diabète, d'une anémie, c'est régulièrement qu'il faudra le solliciter. Tout cela se paie. Mais diabétiques, birmériens, addisonniens voués à la mort en quelques mois voient l'échéance indéfiniment retardée, cependant que les tuberculeux guéris sont chaque jour rendus plus nombreux à une vie sociale normale. Et demain d'autres analyses plus savantes, d'autres opérations plus hardies, d'autres drogues plus extraordinaires... Tout cela se paie et il n'est aucun budget privé qui soit assuré de pouvoir faire face aux exigences de la maladie. C'est pourquoi la protection de la santé apparaît de plus en plus comme une œuvre collective. Toutefois, lorsque quelques millions de francs ont permis de sauver une endocardite maligne ou une méningite tuberculeuse — cela se voit — on ne songe plus qu'à l'aspect proprement humain du miracle accompli : la collectivité trouve sa fin, elle sert l'individu.

R.-J. M.

LISBON - COURIER

Directeur : Guilherme Pereira de Carvalho.

Revue internationale de tourisme aérien, unique au Monde — parcourt le Monde en 48 heures — distribuée par 16 compagnies d'aviation. **Paraît régulièrement tous les mois.**

LISEZ ET ABONNEZ-VOUS !

Siège, Rédaction et Administration :
Largo S. Julião — Tél. : 27766
LISBONNE PORTUGAL

ECHOS ET NOUVEAUTÉS

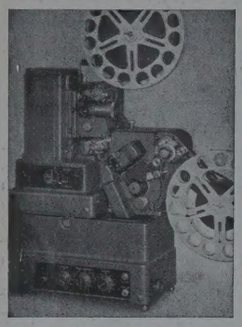
CINÉMA, PLAISIR D'HIVER

C'est surtout en hiver que les amateurs de photo et de cinéma profitent de leurs travaux.

Feuilleter un album ou projeter un film est un des plus grands plaisirs que vous puissiez offrir à votre famille ou à vos amis.

Or souvent votre projecteur, d'un modèle très ancien, gâche vos meilleurs films. Pour les mettre en valeur il existe des appareils modernes qui correspondent à la qualité de votre camera.

General Photo cine a sélectionné



Projecteur Paillard G 3.

pour vous un choix de projecteurs français et étrangers qui répondent à vos besoins. Vous pouvez en faire l'essai, avec un de vos films si vous le désirez, en vous adressant à cette maison, spécialisée dans la photo et le cinéma depuis de très longues années.

Un avis compétent et consciencieux vous sera toujours donné par les techniciens de General Photo Cine, 91, rue La Fayette, Paris. TRU. 07-81.

Catalogue AC envoyé franco.

INVENTEURS

Pour lancer vos nouveautés, utilisez cette rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

Publicité Moulin, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRI. 45-11.

GARDEZ UN CORPS JEUNE

Jamais il n'a été plus indispensable de demeurer jeune, alerte, svelte, apte à la lutte de tous les jours. Gardez intact le plus longtemps possible votre capital de jeunesse et de vitalité.

Un quart d'heure d'un exercice agréable que vous ferez chez vous, quel

que soit votre âge, vous donnera d'étonnants résultats : galbe des jambes, équilibre harmonieux de tout le corps, réduction de l'embonpoint, affermissement des chairs, étonnante jeunesse corporelle.

Réglable à volonté, silencieux, peu encombrant, Adams Trainer est l'appareil idéal pour l'exercice en chambre. Renseignez-vous. Gratuitement, vous recevrez la brochure *Beauté, Santé, Jeunesse*, en écrivant aux Établissements Adams, 3, quai Jean-Moulin, Lyon (F. I.).

RALLYE DE MONTE-CARLO

Après l'Italie, l'Angleterre, c'est l'industrie automobile en Amérique que présente la revue *l'Automobile* dans son numéro de février, avec de nombreuses photographies des usines et de leur production, ainsi que des « écorchés » de la Chevrolet et de la Studebaker 1950.

Sa série de planches techniques forme une documentation déjà abondante avec Dyna-Panhard, 203 Peugeot, Talbot Lago 26 CV, Ford-Vedette, 2 CV Citroën.

Le Rallye de Monte-Carlo, premier événement automobile de l'année, y trouve une large audience avec toute une série d'articles, d'interviews, de reportages du plus haut intérêt.

La circulation à Lyon et l'opinion de hautes personnalités de la ville sur ce problème vital.

Ses rubriques moto, aviation, motonautisme et sa cote des voitures d'occasion.

En vente partout et à défaut à : « L'Automobile », 6, rue de Milan, Paris (9e). Spécimen franco contre 50 francs.

TELEXPRESS

Le bloc-notes répertoires, dernière nouveauté des Établissements Solere, est particulièrement élégant et pratique.

Dès l'ouverture (automatique) du couvercle il découvre le bloc-notes et les numéros urgents. Les autres numéros sont délivrés par le déplacement du curseur et l'inclinaison du couvercle.

L'ensemble est ramené en place par un volet métallique ajouré.

Prix de l'appareil laqué écaille : 1.200 francs.

Prix de l'appareil laqué chromé : 1.500 francs.

Expédition France et colonies franco contre remboursement ou paiement à la commande.

Ets Fernand Solere, 29, rue Fontaine-au-Roi Paris (11e).

PLUS DE LOCAUX INCHAUFFABLES

Par la pose d'un plafond Vitrex vous moderniserez votre usine et doublerez le rendement de votre installation de chauffage.

Il en résultera pour vous une grosse économie de combustible et un bien-être accru de votre personnel qui vous permettront d'amortir dans un minimum de temps les frais d'installation.

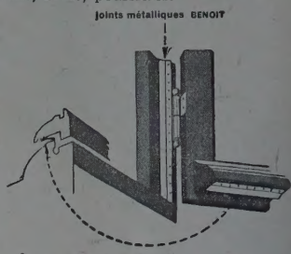
Vos machines seront protégées de la poussière. Vous supprimerez la condensation. Vos locaux seront tempérés aussi bien l'hiver que l'été.

Demandez la Notice I à Vitrex, 27, rue Drouot, Paris, qui installe dans toute la France.

FENÊTRES BIEN JOINTES...

Hiver moins cher... et quel confort !..

Les joints métalliques Benoit, placés en feuillure des fenêtres et portes, vous défendent contre froid, pluie, vent, bruit, poussières.



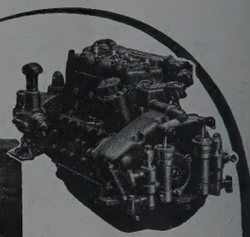
Économie de chauffage d'au moins 35 %. Garantis dix ans, les joints Benoit sont posés dans toute la France et l'Afrique du Nord par nos techniciens.

Demandez références et documentation N° 46 sans engagement aux Etablissements E. Benoit et Cie 11, rue des Petites-Ecuries, Paris, 10e, TAI 66-24 et 25. A Alger : M. Heilès, Les Brises, Pointe Pescade.

La pinasse

COUACH

TYPE "ARCOA" 48



COUACH

ARCACHON - FRANCE

Pinasse équipée du moteur marin 15 CV Couach, à régime lent et pompe à pistons.

Avantages : vitesse élevée pour une faible puissance. Grande stabilité. Tenue à la mer remarquable. Economie de combustible. Facilité de réparation. Faible tirant d'eau. Manœuvre aisée par un seul homme. Charge utile : 3 tonnes.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Jacques Madaule : *Graham Greene* (Ed. du Temps présent).

M. Jacques Madaule, à qui l'on doit déjà d'importantes études historiques et critiques, n'a pas écrit dans ce livre une biographie de Graham Greene, romancier célèbre venu du protestantisme au catholicisme, et qu'il considère comme un des écrivains les plus considérables de notre époque. Ce n'est pas même à sa technique de romancier, si curieuse à bien des égards, qu'il s'est spécialement attaché. Il s'est surtout efforcé de dégager quelques-uns des thèmes majeurs de l'œuvre de Graham Greene, de recomposer une sorte de paysage spirituel. Il l'a fait avec une incontestable pénétration.

Maurice Vialis : *le Merveilleux Pouvoir de la pensée* (Editions internationales).

C'est en somme une clef du bonheur que l'auteur offre à ses lecteurs. Il leur apprend à discipliner et à concentrer le potentiel d'énergie spirituelle qui est en chacun de nous et il espère ainsi parvenir à leur faire voir la vie d'une manière qui recule « les limites étroites de l'intelligence ».

Il est bien difficile de résumer en quelques lignes un livre : *Réflexions sur le théâtre*, de J.-L. Barrault Editions Jacques Vautrain), où presque chaque phrase ouvre un horizon nouveau ou perdu. N'est-ce pas une trahison ? Mais Barrault a si souvent été trahi, comme tous ceux dont l'œuvre est faite de recherches passionnées, par conséquent discutables...

A propos de lui, je ne puis m'empêcher de penser à cette récente conversation avec T. S. Eliot où le philosophe anglais se plaignait avec un peu de tristesse de ce que ses œuvres soient si souvent commentées. « Mais, ai-je stupidement répondu, c'est beau d'offrir aux hommes des sujets de thèse ! — Peut-être, dit Eliot, mais elles sont presque toutes fausses. »

C'est ainsi que le travail d'animateur et de metteur en scène de Barrault est parfois incompris parce que incompréhensible. Son livre nous éclaire beaucoup, quant à lui-même d'abord. J'espère qu'il me pardonnera si j'ose avancer qu'il n'est pas un acteur, son intelligence trop aiguë le lui interdit et toute œuvre passée à travers lui devient d'abord du « Barrault ». Peu importe, c'est l'homme de théâtre le plus jeune que nous ayons, jeune dans le sens donné à ce terme par le général Mac Arthur. « Vous êtes aussi jeune que votre foi, aussi vieux que votre doute, aussi jeune que votre espoir — jeune est celui qui s'étonne et s'émerveille. »

Son livre est d'un technicien, et le chapitre sur la respiration et le mouvement est tout à fait remarquable, c'est un ouvrage à lire et à relire. Présenté avec goût, illustré de charmante façon, il mérite dans toute bibliothèque une place aimée.

A.-H. F.

J.-A. Grégoire : *l'Ingénieur de l'automobile* (Ed. Tiranty).

Qu'est-ce qu'un ingénieur de l'automobile? Comment travaille-t-il ? Le trouve-t-on plutôt sur la route ou au laboratoire ? Grand spécialiste de l'auto, J.-A. Grégoire montre dans ce livre le fonctionnement des bureaux d'études ; il conte ses visites aux usines américaines. Avec lui on entre dans le détail des travaux, des déboires et des succès de l'ingénieur. Ecrit dans un style clair et alerte, présenté avec verve par Charles Faroux, le livre est rehaussé d'amusants dessins de Collot et Sennep.

Ch.-A. Duvivier : *le Mal d'être ; le Parc aux armes.*

Des poèmes d'une mélancolie hautaine et décorative qui s'expriment par les moyens d'une technique assez libre.

ACTUALITÉ JURIDIQUE

Crime et châtiment

La fréquence des attentats à main armée sur la voie publique paraît, en même temps qu'elle émouvait l'opinion publique, avoir retenu l'attention de l'autorité. Récemment un parlementaire a déposé sur le bureau de l'Assemblée nationale un projet de loi tendant à punir de la peine de mort les auteurs de ces agressions, quel qu'en soit le résultat. Une telle initiative ne peut être qu'approuvée, car il est temps de voir disparaître de nos villes des pratiques qui devraient être réservées au Far-West ou aux films d'aventures policières.

Cela me remet en mémoire un épisode des mœurs anglaises qui remonte au siècle dernier. A cette époque une bande de malfaiteurs profitait de la « purée de pois » qui s'était abattue sur Londres pour s'attaquer aux passants, les dévaliser proprement puis les laisser sur place après les avoir fort malmenés — quatre de ces malandrins, ayant été appréhendés, furent déférés devant le tribunal de Warwick, où le juge qui présidait les assises leur tint le discours suivant : « Je veux que vous et ceux de votre espèce sachiez que, si vous volez, vous irez en prison, et que, en outre, si vous maltraitez ceux que vous volez, vous serez fouettés. Il est juste que si vous faites du mal aux autres vous souffriez également vous-mêmes. Vous recevrez donc vingt coups au moyen de l'instrument appelé *cat* (c'est-à-dire le fameux *chat à neuf queues*).

Et voici le récit détaillé de l'exécution tel que je l'ai lu dans l'ouvrage du comte de Franqueville consacré à la justice anglaise :

« Les quatre condamnés furent conduits à la prison, où, en présence du directeur, du médecin et des gardiens, on les attacha à un appareil en bois, le dos découvert. Ces précautions, dit le journal qui rend compte de l'exécution, n'étaient pas inutiles, car la douleur fut si vive que les condamnés se tordirent et se débattirent avec une telle vigueur que s'ils n'avaient pas été solidement attachés l'opération n'aurait pas pu s'achever.

» Quoi qu'il en soit, les hommes étant bien attachés, deux vigoureux gardiens saisirent le *cat*. Cet instrument consiste en un manche de bois droit et épais long d'un demi-pied, auquel sont attachés une douzaine environ de courroies ou de fouets, longs de 2 pieds au plus, très épais, tordus et bien noués, ce qui constitue un très formidable instrument. Alors, avec un long et ferme coup bien appliqué, les fouets frappèrent en biais le dos du coupable, de l'épaule à la ceinture ; chaque coup semblait produire un sentiment d'étourdissement ; puis un hurlement de douleur signalait la cuisson aiguë et prouvait, dit le récit officiel, « que ces hommes qui avaient infligé des » douleurs à leurs victimes étaient capables » d'en ressentir eux-mêmes et étaient assez » peu courageux pour manifester la plus » grande terreur et la plus terrible angoisse » pendant qu'on leur infligeait ce supplice. »

« Le châtiment une fois subi, chaque prisonnier fut remis dans sa cellule, où il put méditer à loisir sur les conséquences des actes de violence qu'il avait commis. Chacun d'eux semblait souffrir avec la même intensité. Leurs cris continuèrent quelque temps encore après que le châtiment eut cessé.

L'effet de cette exécution — diffusée par les journaux — fut, paraît-il, immédiat. Les attentats accompagnés de violences cessèrent comme par enchantement.

Sans doute de tels châtiments ne sont-ils pas — officiellement du moins — dans nos mœurs. Toutefois il est à souhaiter que la rudesse de la répression soit de nature à faire réfléchir les pirates de la rue et à rassurer les citoyens paisibles.

P.-L. R.

LE BRIDGE (N° 70)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 59

LE MORT : ♠ 10 5 ; ♡ D 2 ; ◇ 9 5 3 2 ; ♣ V 9 5 4 3

entame : ◇ R — NORD (OUEST, EST, SUD) — ◇ 4

♠ A R 4 2
♡ A R V 10 9 8 6 5
◇ A
♣ ...

Après une ouverture d'1 ◇ d'Ouest et une réponse 1 ♠ d'Est, Sud arrive à un contrat de 6 ♡. Ouest entame du ◇ R et Est fournit. Comment Sud doit-il jouer ?

Sud continue par l'as de ♠. Si Ouest coupe et ne rejoue pas atout, Sud continuera par le ♠ roi, la seule chance de réussir le chelem étant qu'Ouest ait eu chicane à ♠ et singleton à ♡.

Si le ♠ as n'est pas coupé, le petit chelem est sur table, en jouant prudemment un petit ♠ concédé à Est, car, si Ouest le coupe, c'est sans importance. C'est Ouest qui fait la levée au lieu d'Est. Sud coupera ensuite son dernier petit ♠ avec la dame d'atout.

La faute serait de jouer le ♠ roi après avoir joué le ♠ as, ce qui peut mettre le contrat en échec si Ouest coupe le ♠ roi et rejoue atout. Sud devrait alors fatalement perdre encore un ♠.

Évidemment la dame et non pas le 10. Pourquoi ? Parce que, l'impasse ayant réussi, Sud sait qu'Est a la dame. Si, sur l'as, Est jette le 10, le demandeur ne fera pas l'impasse au troisième tour, *puisqu'il sait qu'Est a la dame.* Est aura aimablement résolu le problème pour Sud. Tandis que si Est jette la dame sur l'as, Sud ne sait pas où est le 10 et peut être tenté de faire l'impasse au troisième tour.

Il est des situations où il ne coûte rien d'essayer de tromper le demandeur. Pourquoi ne pas tendre alors le piège, même s'il est grossier ? Il faut toujours donner de la corde à l'adversaire pour se pendre. S'il refuse de se pendre, vous en rirez ensemble.

LE MORT : ♣ R 9 4 3

♣ 8 7 2 — NORD (OUEST, EST, SUD) — ♣ D 10 5

♣ A V 6

A un contrat de 3 S. A, Nord joue le 3, Est le 5 et Sud le valet. Puis, l'impasse ayant réussi, Sud continue par l'as. Que doit jeter Est sur l'as ?

Voici un autre schéma du même genre.

LE MORT : ♣ 2

♣ 10 9 8 — NORD (OUEST, EST, SUD) — ♣ R V 7 6

♣ A D 5 4 3

L'atout étant par exemple ♡, le demandeur a fait l'impasse à ♣ et commence à couper cette couleur. Est doit jeter aussitôt son ♣ R, car aussi longtemps que cette carte ne sera pas tombée le demandeur saura que le mort peut couper avec de petits atouts sans risquer d'être surcoupé par Est.

Le conseil qui découle de ces deux exemples est celui-ci :

Quand le demandeur sait que vous avez une certaine carte, jouez-la aussitôt que vous le pourrez, s'il n'y a pas d'inconvénient à le faire.

ÉTUDE N° 60

LE MORT : ♠ A R 9 4 ; ♡ 2 ; ◇ R 6 4 2 ; ♣ 10 7 4 3

entame : ♡ V — NORD (OUEST, EST, SUD) — ♡ 3

♠ 3 2
♡ R D 4
◇ A 5 3
♣ A R D 6 2

Les déclarations :

SUD	OUEST	NORD	EST
1 ♣	1 ♡	1 ♠	passe
2 S. A.	passe	3 S. A.	passe

Ouest entame du ♡ V et Est fournit le ♡ 3. Comment Sud doit-il jouer ?

André Chéron.

PETITS PROBLÈMES AMUSANTS

N° 5. — LA PIÈCE FAUSSE

Une pièce fausse se trouve mêlée à huit bonnes pièces d'or identiques et ne s'en distingue extérieurement que par son poids légèrement inférieur.

On se propose de découvrir la fausse pièce au moyen d'une balance.

Combien de pesées doit-on faire pour pouvoir la désigner à coup sûr ?

A. C.

PUB

Garantie de Deux Siècles d'expérience — 1742

L'ASSURANCE LA MOINS CHÈRE DU MONDE

Pour quelques francs, une garantie de bonne récolte.

Quelques francs payés en plus pour vos sachets de graines vous assureront le bénéfice d'une **expérience de deux siècles** acquise dans la production des semences.

Sur cette expérience unique s'appuie **la Sélection Vilmorin.**

Il n'existe pas de meilleure assurance de réussite pour vos semis.

Vilmorin-Andrieux
Service 171
4, Quai de la Mégisserie
PARIS

Si vous n'avez pas le catalogue général 1950 réclamez-le à l'adresse ci-contre.

Vilmorin

PREMIÈRE SÉLECTION DU MONDE

HOTELS et VILLÉGIATURES

ZERMATT SUISSE 1.620 m. "à une nuit de Paris"

SCHWEIZERHOF-BELLEVUE Maisons de vieille réputation. Les plus ensoleillées. Tout confort. Cuisine et vins de qualité. 7 j. tout cpr. dep. 147. Dir. Dr. Zimmermann

HOTEL PERREN ZERMATT Face au Cervin, moderne, ensoleillé, cuisine excellente. Forfait à partir de Fr.s. 126 par semaine.

HOTEL DOM. Le petit hôtel préféré. Situation magnifique. Construction récente. Confort, ambiance et cuisine renommée. Prix forfaitaires par semaine : Francs suisses 112 à 140.

HOTEL ALPINA ZERMATT Hôtel-chalet confortable, aussi réputé que le Tea-Room Alpina. Forfait à partir de Francs suisses : 112 par semaine.

GRANDE SEMAINE DE TOURS — DU 6 AU 14 MAI

EXPOSITION AGRICOLE ET COMMERCIALE

RENSEIGNEMENTS ET INSCRIPTIONS : MAIRIE DE TOURS

OFFICIERS MINISTERIELS

A vendre Villa à Nice
Promenade des Anglais

S'adresser à Me **Valancogne** ou à Me **Denieuil**, notaires à Saint-Etienne.

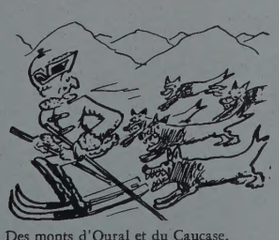
RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

Près Dreux **CHATEAU XVII^e** et sa ferme, 40 p., 15 salles de bains, confort mod., nomb. dép., cont. totale 173 ha. LIBRE.

LE LOGIS 20 rue Laffite, TAI. : 66-27.

L'INSPECTEUR DES MONTAGNES RUSSES (SOUVENIRS DU BARON DE CRAC), par CAMI.

A cette époque la tzarine,
Admirant mes talents divers,
L'illustre et grande Catherine,
Me chargea de ses sports d'hiver
Et me nomma, pour que je pusse
Triompher tout à trac au ski,
Inspecteur des montagnes russes,
Et baronoff de Cracoski !



Des monts d'Oural et du Caucase,
Je devais, en circuits divers,
Chercher, par impérial ukase,
Des pistes pour les sports d'hiver.
Monté sur des skis de l'époque,
Je filais lorsque tout à coup
Je fus chassé par des « loups-phoques »,
Monstres mi-phoques et mi-loups !

Me voyant gagné de vitesse,
Un instant, je tremblai d'effroi...
Quand soudain devant moi se dresse
L'arc-en-ciel, gelé par le froid !
Alors, patinant, plein d'audace,
Je m'engage dans mon élan,
Sur l'immense « arc-en-ciel » de glace,
Laissant les « loups-phoques » en plan !

Mais bientôt mon élan s'arrête...
Redescendre est essentiel...
Je vire, mais pique une tête
Dans les couleurs de « l'arc-en-ciel » !
Et sur le ventre, à toute allure,
Malgré moi, je glisse à travers
Les rais de céleste peinture :
Bleu, rouge, jaune, indigo, vert,

Orange, violet. Ma tête,
Mes culottes, mon casaquin,
Teints par la divine palette,
Me donnaient l'air d'un arlequin !
De cet « arc-en-ciel » patinoire,
J'atterris, mais non sans douleurs,
Et ce jour-là, l'on peut m'en croire
J'en vis de toutes les couleurs !

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

ÉDITIONS S.N.E.P. — ILLUSTRATION

UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE

1840-1940

par Ch. AUTRAN et G. G.-TOUDOUZE

Le boulevard des Italiens dans la soirée du 21 février 1848. (Réduction d'une des illustrations de l'ouvrage.)

TOUTE la vie française entre 1840 et 1940, groupée en un magnifique ouvrage sous la plus agréable et la plus artistique des présentations. Tous les aspects de ***la Mode, des Styles, des Arts, des Sciences, des Lettres et des Sports,*** tous les aspects de ***la vie française, populaire, mondaine, religieuse, théâtrale ou pittoresque***. Toutes les manifestations et les événements qui se sont déroulés durant ce ***siècle prodigieux y sont visibles par l'image*** et commentés par un texte vivant.

UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE sera pour chacun de vous — jeunes ou plus âgés — une source de souvenirs et d'enseignement. Outre les heures d'agrément qu'il vous procurera, il vous fournira toute une précieuse documentation réunie à grands frais sur les mouvements scientifiques ou littéraires ainsi que sur ***l'évolution des mœurs, du costume, du décor, de l'architecture, du commerce, de l'industrie, des transports, etc.*** En un mot, sur tous les signes de la vie d'un peuple placé en tête de la civilisation et du progrès.

UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE reconstitue ainsi, pour le plus grand profit de tous, une époque passionnante et prodigieuse, déjà inscrite dans l'histoire comme l'une des plus géniales dans tous les domaines et demeurée illustre par les noms immortels de Victor HUGO, BALZAC, LAMARTINE, MUSSET, de LESSEPS, PASTEUR, EIFFEL, BRANLY, BERTHELOT, etc. ; époque enfin qui aura vu naître ou se développer les plus merveilleuses inventions humaines, telles que ***la photographie, le chemin de fer, l'électricité, l'automobile, l'aviation, le cinéma, la T. S. F., etc.***

Il convenait d'élever à ces cent années un monument digne de les perpétuer dans la mémoire des hommes. C'est ce que nous avons voulu réaliser en éditant « UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE », qui aura sa place dans toutes les bibliothèques judicieusement constituées.

UN LIVRE D'ART PASSIONNANT
UN DOCUMENTAIRE UNIQUE
LA RÉCAPITULATION VIVANTE
D'UN SIÈCLE PRODIGIEUX

UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE vous est offert en un important volume, format 39 × 29,5 centimètres, d'environ 400 pages illustrées, piquées sur toile, sous couverture artistique repliée sur carton. Il comporte un millier de reproductions, avec de ***nombreux hors-texte en couleurs,*** œuvres des plus grands artistes de l'époque. Il est présenté dans un étui de grand luxe et du meilleur goût. Sa réalisation d'une haute qualité et sa parfaite exécution en font un ouvrage digne du renom mondial de notre maison.

PRIX de VENTE pour la France et l'Afrique du Nord :

5.200 francs livraison franco et sans frais.

POUR L'ÉTRANGER, CE PRIX SERA MAJORÉ DES FRAIS D'EXPÉDITION

Ouvrage entièrement terminé, livrable immédiatement.

Pour le recevoir, prière de remplir ou copier le bulletin ci-dessous et de l'adresser aux :

EDITIONS S. N. E. P. — ILLUSTRATION
13, rue Saint-Georges, PARIS (9e)

Réunion familière chez Sarah Bernhardt.

ÉDITIONS S. N. E. P. — ILLUSTRATION
13, rue Saint-Georges, PARIS-9e

Veuillez m'adresser votre ouvrage *un Siècle de vie française,* dont le prix pour la France est de 5.200 francs, que je vous règle (1) par mandat postal, par chèque bancaire ou chèque postal (Paris 9062-88).
Frais de port en plus pour les Colonies et l'Etranger

Nom .....

Prénoms .....

Profession .....

Adresse .....

Ville ..... Départ .....

Date .....

Signature :

(1) Prière de rayer les mentions inutiles.